

L'ARCHE *Editeur*

Darja STOCKER

La Colère d'Olympe

Traduit par
Texte français de Charlotte Bomy

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Darja Stocker

La Colère d'Olympe

Traduit de l'allemand par Charlotte Bomy
Lauréate du programme Theater-Transfer /
Transfert théâtral 2012

Darja Stocker

Née en 1983 à Zurich, Darja Stocker témoigne d'une vocation précoce et a déjà écrit de nombreux textes. Révélée en 2005 par la pièce *Nachtblind* (titre français : *Leila*), premier prix du Stückemarkt de Heidelberg, ses œuvres sont depuis lors régulièrement données sur les scènes allemandes. En 2009, la pièce *Zornig geboren* (*La colère d'Olympe*), une commande du Maxim Gorki Theater de Berlin, est mise en scène par Armin Petras aux Ruhrfestspiele Recklinghausen, avant de tourner dans toute l'Allemagne ; primée au Festival de Teatro de La Habana, elle est également présentée à Santiago du Chili et à Buenos Aires. Darja Stocker continue d'explorer et de mettre en scène les formes de résistance modernes dans sa dernière pièce, co-écrite avec Claudia Grehn, *Reicht es nicht zu sagen, ich will leben* (*Ne suffit-il pas de dire, je veux vivre*) jouée à Weimar et Leipzig depuis le début de l'été 2011.

La Colère d'Olympe

Titre original : *Zornig geboren*

Octavia, la grand-mère, a survécu à la guerre et aux camps. Son parcours et son caractère singuliers poussent Marie, sa petite fille, à s'engager dans un projet d'aide en Afrique où elle découvre les filières de la migration et de l'esclavagisme moderne. La biographie d'Olympe de Gouges constitue le fil rouge de cette histoire : figure à la fois révolutionnaire, féministe et protectrice, sa force irradie la vie des personnages féminins et masculins de la pièce.

Dans le dialogue entre passé et présent bouillonne la volonté de mieux comprendre le monde pour le changer : la colère se fait énergie de l'utopie et de la révolution.

© henschel SCHAUSPIEL Theaterverlag Berlin GmbH 2010

henschel SCHAUSPIEL
Marienburger Straße 28
10405 Berlin

Droits de représentation en France : L'Arche Éditeur

Personnages

Micha, *1980

Marie, *1983 (*et Olympe*)

Benjamin, *le père de Marie*, *1962 (*et Condorcet*)

Octavia, *la mère de Benjamin*, *1924 (*et la scribe*)

Olympe de Gouges, *révolutionnaire, philosophe, auteure*, *1748 †1793

Antoine Condorcet, *révolutionnaire, philosophe, mathématicien*, *1743
†1794

Anne la scribe

Distribution minimale 2 F, 2 H

Les indications scéniques permettent de mieux saisir l'atmosphère, les personnages, les événements (externes) et les évolutions (internes).

1 ÉTOILES

Marie (18 ans). Un bar panoramique.

Marie

C'était une chance. On ne prend que les filles mignonnes comme moi pour travailler là-haut, c'est pas donné à tout le monde, il a dit. Les pourboires. J'ai dit oui. Adieu les néons du supermarché, à moi le ciel étoilé. Du haut d'une tour, des ballons de feu s'envolent dans le ciel, ils s'élèvent en grappes dans la même direction, puis s'évanouissent. En bas, le fleuve. Noir le troupeau de maisons venu s'abreuver sur ses rives. Un long serpent lumineux de voitures ondule en son milieu et s'avance de l'autre côté du monde, c'est là que je me tiens, sur le bord. Je ne suis pas saoule. De quoi tu te mêles. Je ne vais pas trinquer avec toi pour mon anniversaire. Marie. Ce monsieur veut du champagne.

(Elle quitte le bar, prend l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée et marche toute la nuit à travers les rues de la ville.)

2 OCTAVIA

Octavia, Marie (18 ans).

La côte atlantique près de Biarritz. Des rochers gris anthracite, une grande plage, des vagues qui se dressent comme des murs. Derrière la côte, des collines verdoyantes, une forêt, puis les montagnes. Une maison isolée, en grès, délabrée.

Une vieille femme dans le salon. Son pull-over a bien 30 ans d'âge. Le sol est en pierre, les murs bruts. Une table en bois sombre sur laquelle s'entassent des partitions jaunies. Une chaise longue. Au milieu de la pièce, un piano à queue. La femme joue par cœur. Marie arrive. Elle a un long voyage derrière elle.

Marie Octavia ?

Octavia Je ne l'ai pas ! Je n'ai pas cette chanson ! Salaud. Casse-toi. Police !

Marie Mamita. C'est moi.

Octavia Qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne m'appelles même plus. / Was tust du hier ? Du rufst nicht mal mehr an.

Marie Tu aurais dit non. / Du hättest nein gesagt.

(Le téléphone sonne.)

Octavia *(Décroche. Hurlé dans le combiné.)* Vous êtes un fasciste ! Fou-
tez-moi la paix ! / Lassen sie mich in Ruhe. Faschist.

Marie Qu'est-ce qu'il y a ? Octavia. / Octavia. Was ist denn?

Octavia On me tyrannise. Je n'ai pas ce morceau ! / Man tyrannisiert mich. Ich habe dieses Lied nicht.

Marie Quel morceau ? / Welches Lied?

Octavia Ce musicologue. / Dieser Musikologe.
Il cherche la pièce perdue de mon père. / Er sucht das verlorene Stück meines Vaters.
Et si je la trouve. Je ne lui donnerai pas. / Wenn ich es finde. Er bekommt es nicht.
Il l'avait écrite pour moi. / Er hat es für mich geschrieben.

Marie Tu me la joues ? / Spielst du es mir vor?

Octavia Je l'ai oubliée. / Ich habs vergessen.

Marie S'il te plaît.

Octavia Je l'ai oubliée.

Marie S'il te plaît, Octavia. / Bitte.
Est-ce que moi je suis musicologue ? / Bin ich Musikwis-
senschaftler?

Octavia Je ne m'en souviens plus ! / Ich erinnere mich nicht dar-
an!

 (Pause.)

 On joue à quatre mains ? / Spielen wir vierhändig?

 (Elles jouent à quatre mains.)

Marie Comment vas-tu ? / Wie geht es dir?
Tu as mal ? / Hast du Schmerzen?

Octavia Est-ce que quelqu'un s'est plaint ? / Hat sich jemand be-
schwert?

 (Pause.)

Marie Tu n'as pas froid ici ?

Octavia Il y a belle lurette que mes orteils sont insensibles.

Marie Le toit prend l'eau.
C'est pas bon pour le piano.
Il ne tiendra pas un hiver de plus.

 (Pause.)

Octavia C'est Benjamin qui t'a envoyée !

Marie Il passe tous ses week-ends à l'école, c'est à peine s'il
dort. Il veut te donner son appartement. Tu peux prendre
le piano. Je t'aiderai pour les cartons.

Octavia Va-t-en.

 (Pause.)

 Tu peux lui dire que je vais partir de toute façon. Mes
amis. Le matin, ils écoutent Bach ; le midi, c'est la bouffe ;
le soir, le vin rouge et le dimanche, ils retournent à
l'église. Mon cerveau ne ralentit pas, il va de plus en plus
vite. Pourquoi j'irais à la plage. Il y a ce bateau qui s'est
fracassé, Edith, Erika... Je ne supporte pas de voir ça,

ces oiseaux aux ailes collées qui essaient de voler et qui retombent sans cesse /

Marie Ils n'y sont plus.

Octavia Justement. La nuit ils virevoltent dans la maison, puis il y a ces gens dans le salon, transparents, pleins d'eau, j'entends palpiter leur peau / Tu as vu à la télé, il y a encore un bateau qui a chaviré, les gens se cramponnent à un filet de pêcheur onze heures durant, les bateaux passent, personne pour les tirer de là, personne pour apporter de l'eau. La soif, c'est pire que la faim, le soleil vous lacère le visage, je ne peux pas m'empêcher d'y penser, ces âmes là-dehors qui ne savent pas comment prendre les vagues, qui tendent le cou hors de l'eau lorsqu'il en arrive une et tentent de respirer au lieu de plonger pour la laisser passer.

Marie Tes jambes. Ça doit faire mal.

(Pause. Marie va chercher des bandages et enveloppe les jambes d'Octavia)

Octavia Qu'est-ce que tu as, pourquoi tu ne me racontes rien ?
Combien de temps vas-tu rester ?

Marie Deux semaines.

Octavia Seulement deux semaines ?

Marie Comme d'habitude.

Octavia Tu ne travailles pas ?

Marie J'avais un travail.

Octavia Qu'est-ce que tu veux devenir, tu ne fais pas d'études ?

(Pause.)

Marie Tu voulais devenir pianiste /

Octavia Chef d'orchestre. Père disait que je n'avais pas les mains faites pour diriger.

Marie Et maintenant, qu'est-ce que tu voudrais faire ?

Octavia Peu importe ce que tu fais. L'essentiel, c'est d'exceller.

Marie Tous, ils assistent bien sagement aux cours, en attendant que ça se finisse pour pouvoir faire ensuite des choses tellement plus importantes. Quoi donc, aucune idée. Partout où je vais, quand je dis ce que je pense, c'est comme si je les avais personnellement offensés, dans leur vision du monde ou je ne sais pas quoi. Je n'ai encore rencontré – personne.

Octavia Ne fais pas comme ton père à courir toute ta vie après les autres. Les gens ne sont pas intéressants.

(Pause.)

 Est-ce que tu viens me voir parce que tu n'as pas d'amis ?

Marie Je suis toujours venue ici.

Octavia Reviens lorsque tu auras des amis.

(Marie se lève pour partir.)

 Je ne vis plus que pour toi. Pour que tu puisses venir ici.

Marie Je n'aime pas qu'il pleuve dans mon lit.

Octavia Mais tu ne voudrais pas que ça disparaisse. Tu es d'ici, pas de là-bas, je l'ai su dès le début.

Marie Garder les deux, c'est pas possible, dit Benjamin. Trop cher.

Octavia Ce sera comme ça toute ta vie. Fais des choses folles ou alors suicide-toi.

Marie Je comprends pourquoi tes enfants ne veulent plus te voir. À part Benjamin. Je suis comme eux.

(Marie s'en va. Octavia la suit avec un livre.)

Octavia Je n'en ai plus besoin.

(Marie prend le livre et descend vers la mer.)

3 MER

Marie (18 ans) devant la mer.

Marie

Octavia, le jour de sa naissance, il y eut un tremblement de terre ou une tempête. Son père dut lever les mains de son clavier ; sans quoi, il accompagnait toutes les souffrances de ce monde au piano. Elle était déjà en colère en venant au monde. Lorsqu'elle demanda pour la première fois : pourquoi c'est d'abord aux garçons qu'on sert une pleine assiette, pourquoi, nous, on doit finir les restes, sa mère lui répondit comme à toutes ses autres filles avant elle : parce que Dieu l'a voulu ainsi. / Alors je ferai un procès à Dieu. Le jour de ses onze ans, Octavia dit à son père : je ne joue plus. Je vais chez mon frère à Paris pour apprendre la direction d'orchestre. Elle se retrouve tout de même avec ses sœurs dans un internat catholique, sa première prison. La petite sœur pleure la nuit, la grande fait tout en cachette : elle lit ses livres dans les toilettes et ne reçoit jamais de coups. Octavia récite son Rimbaud au curé lors de la confession. Lorsqu'une fois de plus, les tables du réfectoire sont vides, elle en profite pour s'adresser aux affamées en imitant les discours d'une combattante de la liberté pendant la Révolution française. Lorsqu'on menace de l'exorciser, elle se jette par terre dans la salle de classe, se tord, bave, émet d'étranges borborygmes. Le jour de la cérémonie, des prêtres viennent spécialement de Bordeaux. Au beau milieu de la guerre. Les enfants savent que c'est seulement une comédie et lorsque les exorcistes arrivent à l'église dans leurs vêtements de velours rouge et noir, ce n'est pas la peur, mais un rire étouffé qui se propage à travers les bancs.

Le jour suivant, elle est en route pour Paris. Avec seulement ce livre en poche.

(Marie ouvre le livre.)

« Olympe de Gouges. Née le 7 mai 1748. Guillotinée le 2 novembre 1793. »

4 FEMME GALANTE OU FEMME DE LETTRES

Olympe de Gouges, la scribe.

La chambre d'Olympe de Gouges. Un lit « nu ». Les draps sont sur le rebord de la fenêtre. Une garde-robe contenant des toilettes à la dernière mode ; à côté, un miroir avec un cadre en bois mouluré et une tablette avec peigne et poudriers. Olympe de Gouges, une jeune femme de 23 ans « d'une beauté resplendissante » porte la tenue d'une femme galante. Elle va à la fenêtre pour prendre les draps et regarde un moment vers la rue. Puis, elle sort un coffret d'entre les vêtements. À l'intérieur, il y a du papier et des plumes. Elle met tout en place. S'assied, saisit la plume. La trempe dans l'encrier, s'arrête, remet la plume en place. Elle se lève, va vers le miroir, vérifie son apparence. Puis elle se regarde un moment, comme si elle se voyait de très loin.

La scribe arrive.

La scribe *(Étonnée.)* Madame de Gouges ?! Où est Monsieur ?

Olympe de Gouges Il vous a recommandée. Vous seriez la plus rapide de toutes.

La scribe Mais point habituée à écouter une voix de femme.

Olympe de Gouges Dans ce cas, partez ou bien devenez en cela experte.

(Pause. La scribe reste indécise.)

La scribe Monsieur me recommande, mais paye-t-il ?

Olympe de Gouges Vous recevrez la même chose qu'avec lui.

(La scribe s'assied. Elle voit un homme à l'extérieur.)

La scribe Il est là, en bas. Il attend.

Olympe de Gouges « Les Mémoires de Marie de Valmont.
Chapitre 1. Marie grandit dans un petit village du Sud de la France, dans une région où l'on parle une langue étrangère, où le sol n'est pas fait de terre, mais de sable blanc, rose, ocre, rouge carmin, violet et bleu qui s'accumule pour former de hautes dunes. »

La scribe Madame, cela n'existe pas.

Olympe de Gouges « Lorsque Marie eut dix-sept ans, elle fut contre son gré offerte en mariage à un homme. Elle fut sacrifiée sans aucune raison. »

La scribe Pourquoi, était-il pauvre ?

Olympe de Gouges Écrivez : « quatorze ans ».

Dès cet instant, elle le sentit, sa vie était scellée d'avance.
Dès cet instant, elle le sut, elle devait partir.

La scribe Partir. Comment ça partir.

Olympe de Gouges « Le jour où Marie donna naissance à son fils Pierre, la rivière déborda de son lit, inondant de boue les champs à l'entour, arrachant sur son passage les arbres et les maisons. L'époux de Marie fut emporté par les flots. Le village tout entier s'effondra en sanglots et en lamentations, seule Marie se réjouit en silence et, à la première occasion, elle se joignit à des gens de négoce pour se rendre à Paris. »

La scribe Et l'enfant, alors ?

Olympe de Gouges « Jusqu'à leur arrivée en ville, Marie ne put trouver le sommeil, dans son cœur brûlait un feu sauvage et dans sa tête fourmillaient mille pensées face à cette liberté naissante. »

La scribe Ce sont des choses qu'on peut penser, dans sa tête, mais /

Olympe de Gouges Je dicte avec mon âme.

La scribe Madame de Gouges. Que pouvez-vous bien savoir de Marie la villageoise ?

Olympe de Gouges Interrompez-vous aussi constamment ces messieurs ?

La scribe Il n'est encore jamais venu à l'esprit de l'un d'eux d'encourager les filles de la campagne à prendre la fuite. Que se passerait-il s'il leur prenait toutes de venir à Paris, simplement par envie, si toutes les veuves arrivaient ici avec leurs enfants – « dans le cœur un feu sauvage – une liberté naissante » (*Elle chiffonne le papier.*) Sottise, Madame – que feront ces femmes ici ? Elles seront dans la rue et leurs enfants dans la poussière au lieu de jouer dans les champs de fleurs /

Olympe de Gouges Dans la boue.

La scribe Comptez-vous accueillir ces créatures chez vous, leur ouvrir votre porte, leur apporter de la soupe ? Ne voyez-vous donc pas les milliers d'entre elles qui sont déjà ici ?

Olympe de Gouges Je suppose qu'aucune n'a jamais lu un seul livre.

La scribe Ma plume est connue de tous, si je vous prête ma main pour écrire ça, je ne pourrai plus jamais m'en servir.

Olympe de Gouges Pour parler d'autre chose, Madame, il paraît que vous rédigez des rapports pour le régime : expliquez-moi pour quelles raisons les paysans perçoivent de moins en moins pour leur grain. Pourquoi construit-on des routes là où personne n'a d'attelage / Et dites-moi ce que les colons ont l'intention de faire des Noirs sur leurs plantations.

La scribe Interrogez donc ces messieurs avec lesquels vous avez des relations, les philosophes, les hommes d'affaires, les magistrats – Madame de Gouges. Écrivez vous-même. Je n'ai pas, comme vous, le privilège de pouvoir vivre sans travailler. Mes enfants m'attendent. *(Elle enfile sa cape.)*

Olympe de Gouges Madame. Je ne sais pas écrire.

(Pause.)

Il y a un an, lorsque je suis arrivée, je ne parlais pas un mot de français. J'ai pris ce nom pour m'assurer une entrée dans les salons.

La scribe Où est votre enfant ?

Olympe de Gouges Dans la meilleure école de la ville.

La scribe La chose la plus importante pour un enfant, c'est un foyer bien chauffé /

Olympe de Gouges Le mariage fut mon tombeau. Vous m'apprendriez à écrire ?

La scribe Vous êtes la plus belle femme de la ville, on jette de l'or à vos pieds. Pourquoi tout gâcher ?

Olympe de Gouges Je n'en peux plus de ces courtisanes qui n'arrêtent pas de se tortiller pour le seul bonheur de voir chaque jour un homme humilié ramper à leurs pieds. Ces messieurs ne philosophent pas pour donner au peuple les moyens d'exprimer sa misère mais pour conserver leur position dans leur petit cercle, ils palabrent sur la vérité sans voir que nous sommes de tristes singes fardés, ensevelis sous les coussins, la poudre et le

tulle, à quoi bon vivre /

La scribe

Madame, je vais mettre cela pour vous par écrit et vous le recopierez. Dans une semaine, je passerai vérifier votre écriture.

5 IN THE DESERT I

Micha.

Dans l'infirmierie d'une ville portuaire en Afrique du Nord.

Micha

Je suis mort ou aveugle. Le sable collé à la fenêtre me masque la vue sur la mer, sur le port. C'est donc que la tempête est arrivée à l'extrémité du désert. Comment je suis arrivé là, où sont les autres. Votre mémoire à long terme est satisfaisante, pour la mémoire à court terme – patience, dit la femme en blouse blanche qui prend mon pouls. Elle dit que mon père a travaillé ici. Dans le service cardio-pulmonaire. Il pourrait être assis à côté de moi, la main sur mon épaule, ausculter ma poitrine, me demander si ça va un peu mieux. Voici exactement quatre mois qu'il a pris sa retraite. Il n'a pas repris le bateau vers l'Europe, mais le bus à destination d'un grand lac du Sud. Est-ce que je ne voudrais pas aller à sa recherche dans cette région. J'y étais. Je ne l'ai pas trouvé. Et maintenant. De retour ici. Dans cette ville portuaire que j'étais si heureux de quitter il y a deux semaines. Finis les ventres éclatés des navires, les vautours qui nichent sur les mats rouillés. La puanteur de ces tonnes de poissons aux yeux vitreux, déversés sur le béton. Ceux qui s'asphyxient et ceux qui sont déjà morts. Des croix funéraires blanches au milieu des bouteilles consignées. Les sacs plastique qui volent et le linge sur les cordes au milieu des maisons, les seules taches de couleur. J'ai essayé de les fixer en moi. Toutes ces choses qui n'ont rien à voir entre elles. Dessiner enfin les gens. Ils se déplacent en groupes, ils ont le même but, mais chacun pour soi. Je n'arrivais pas à voir ce qui les reliait. À part quelques paquets de linge bien ficelés. J'ai pris le même bus à la même heure que mon père. Au bout de 27 heures de route, je suis le dernier à sortir.

Quelques pas dans le désert suffisent pour que la nausée s'estompe. Au bout de plusieurs heures de marche, le paysage n'a pas changé, je m'arrête. Non par épuisement. Mais tout se met à vaciller. Les ombres escamotées. Plus de vie, nulle part, l'immensité du ciel, sans égal. La lumière, comme si plusieurs soleils brillaient en même temps. Je me demande pour la première fois si je ne dois pas rebrousser chemin, si tout cela en valait la peine. Mais où aller. Pour ensuite dire : je ne l'ai pas trouvé. Je sais que cela ne peut plus être très loin. La boussole à mon bras – je ne la regarde pas. Si mon père est vraiment là, mon père, le médecin, que vais-je lui dire ? Ce que je dis à tous : je ne suis pas un touriste, je suis

un peintre qui a obtenu une bourse. J'ai commencé un tableau de moi avec mon père. Si je le retrouve, je pourrai terminer de le peindre.

« Les conséquences d'une même catastrophe dépendent du degré de vulnérabilité de l'individu concerné et du champ d'action dont celui-ci dispose pour se reconstruire lui-même et reconstruire son environnement. » C'est une chose qu'il a dite. Je ne sais rien de plus sur lui. Puis Zamu apparaît devant moi, me prend le bidon des mains. Il savait que j'allais venir. Le désert est un village. Celui dont on ne parle pas est un homme mort. Je sais que tu recherches, dit Zamu. Nous arrivons au bord du fleuve. La lumière a changé. Je peux à nouveau respirer. Devant la cabane, un vieil homme se tient assis. Les cicatrices sur son visage s'entrecroisent comme des chemins dans le sable. C'est le père de Zamu, le conteur. Ils me montrent la natte sur laquelle mon père a dormi avant son départ. Pour aller voir un malade dans le village voisin ou pour descendre au lac « parce qu'il voulait être seul ». Je me couche dans son empreinte et j'attends.

6 ENFANTS

Octavia, Marie (25 ans), Benjamin.

Le nouveau logement d'Octavia en ville. Un appartement récent avec des plafonds bas et des murs blancs. Les meubles y ont l'air sombres et lourds. On voit aussi maintenant que les dossiers des chaises sont usés, que le tissu du canapé est déchiré et que le pull-over d'Octavia est rafistolé aux coudes. Octavia essaie de décaper la peinture d'un meuble avec un sèche-cheveux.

Marie C'est du poison, tu vas t'irriter les poumons !

Octavia Il faut décaper le vernis jusqu'au bois, puis poncer, puis repeindre mais en gardant le caractère.

Marie Cela ne t'a jamais dérangé auparavant. Laisse tomber.

Octavia Avec la lumière de là-bas, c'était joli, mais ici. *(Furieuse.)*
Cela ne peut pas rester comme ça, je déprime.

Marie Je vais le faire.

Octavia Ne me touche pas.

(Pause. Octavia tremble, elle ne supporte pas l'odeur de peinture brûlée, sa jambe est à nouveau douloureuse.)

Marie Au village, il y avait une sorte de chaman : il a dit que lorsqu'on a mal quelque part, il faut revenir sur une période de sa vie où l'on avait de la force. Je lui ai parlé de toi. Je ne sais pas si c'était la bonne période.

Octavia Parle-moi de l'Afrique. Comment c'était ? Qu'est-ce que vous avez planté ?

(Pendant que Marie parle, Benjamin entre.)

Marie Pour l'instant, rien. Il fallait d'abord enquêter sur les sols et parler avec les paysannes. Leurs enfants refusent la nourriture pour de bonnes raisons, tous les jours de la bouillie de maïs, il leur manque les nutriments essentiels. Si leur cerveau ne se développe pas *maintenant*, ils peuvent rester arriérés toute leur vie. *(Benjamin entre.)* Dans notre laboratoire de campagne, on a pu prouver que les légumes à feuilles que les grands-mères cuisinaient avant que... – ils contiennent un millier de fois plus d'éléments nutritifs que le maïs. On a créé une base de données avec toutes sortes de feuilles, maintenant on cultive des hybrides qui résistent à la fois aux inondations et à la sécheresse.

- Benjamin Comment s'appelle cet organisme ? (*Il prend le journal de l'organisme.*)
- Marie Au bout de deux semaines, la responsable voulait me renvoyer à la maison pour « incapacité à travailler en équipe ». J'ai osé demander lors d'une réunion pourquoi on soutient une école où l'on continue de servir de la bouillie de maïs tous les midis – tout le monde sait que les enfants ne viennent que pour manger – comment peut-elle parler d'un « détail », il s'agit de l'avenir de toute une génération, pourquoi sommes-nous ici ? Le lendemain, le chef de projet m'a appelée dans son bureau et m'a dit que l'organisation avait besoin de gens dotés d'un esprit critique et capables d'agir de manière autonome. Je fais maintenant partie de son groupe. On a rencontré des politiciens pour leur faire comprendre que les variétés à haut rendement que proposent les entreprises étrangères ne sont ni en mesure de supporter le changement climatique ni de lutter contre la faim. Pas de vitamines égale pas d'anticorps égale maladie égale mort /
- Benjamin (*Lit.*) FIPR. « Formation internationale et protection des ressources » /
- Marie – et qu'aucune armée au monde, que seul l'équilibre écologique est capable d'empêcher les catastrophes naturelles et, avec elles, l'exode, le chaos, les guerres. Lorsque nous y retournerons dans deux mois, nous irons parler à des juristes, des scientifiques, de hauts responsables gouvernementaux, des chefs de tribus, des patrons, tous ceux qui ont le pouvoir d'initier les changements /
- Octavia Je l'ai toujours su.
- Marie Le chef de projet a dit qu'il avait rarement vu quelqu'un qui arrivait à communiquer avec les décideurs en alliant autant de compétence et de passion en même temps, il suggère que je postule chez eux après mes études.
- Benjamin Et tu penses pouvoir négocier avec eux ?
- Marie Nous avons des résultats scientifiques à l'appui.
- Benjamin Qu'ils travaillent pour leurs services secrets, leurs investisseurs ou leur clan, ce sont eux qui décident de la vérité. Votre science doit faire avec. Ou bien est-ce que l'on sert maintenant autre chose que de la bouillie de maïs dans cette école?

Marie Notre projet a déjà fonctionné dans d'autres régions où, depuis, les paysannes envoient même leurs filles à l'école /

Benjamin Qui finance ce projet ?

Marie En apprenant à s'organiser elles-mêmes – elles ont compris qu'elles

(Octavia ôte le sonotone.)

Benjamin Les ONG, Les Nations Unies, l'Union Européenne, la Banque mondiale /

Marie – sont tout à fait capables de faire bouger les choses autour d'elles /

Benjamin – cette bande d'hypocrites. Maintenant qu'on est au bord du gouffre financier à cause d'eux /

Octavia *(À Benjamin.)* Ces grands gestes – ça donne le tournis /

Benjamin – ils veulent tous s'assurer un morceau de terre en Afrique, la Banque mondiale est en train de racheter des provinces entières avec l'aide de la Fondation Rockefeller qui /

Marie dans les années 1980, en Amérique Latine, a réprimé dans le sang les soulèvements paysans, massacré

Benjamin des familles /

Marie les escadrons de la mort de la CIA, la Seconde Guerre Mondiale, l'eugénisme, les nazis – qu'est-ce que ça /

Benjamin – contrôler le continent par les denrées alimentaires /

Marie Qu'est-ce que cela vient faire – dans notre projet ?

Benjamin – c'est bien plus facile qu'avec des armes.

Octavia Ce que ton père a réussi à obtenir dans les manifestations – dans la salle d'audience

Benjamin Comment peux-tu être sûre qu'ils ne vont pas faire breveter les légumes que vous avez ramassés – là-bas

Marie Et leur inoculer des gènes suicides pour qu'ils ne produisent plus que des graines stériles – et pour que les

paysans, leurs propres semences, ils /

Octavia Une épaule cassée /

Benjamin Le gène de stérilisation des semences – c’est toi-même qui

Marie – bien sûr, j’y participerais, si on l’inoculait : c’est pour cette raison que je fais des études /

Octavia des maux de tête, les poumons irrités – à cause du gaz lacrymogène

Benjamin Même s’il s’agit seulement pour eux d’aider les paysans, des clans se formeront /

Marie – qui vont confisquer leur terre aux paysannes et les parquer dans les bidonvilles /

Benjamin Mais eux, ce n’est pas ça qui les intéresse /

Marie pour les tuer, les violer –

Benjamin c’est la course aux millions /

Marie Tu n’as qu’à me faire une liste de tout ce qui te dérange /

Benjamin Au mieux ils t’envoient un mail sur ton iphone « ça a foiré, mais haut les cœurs ! »

Marie dans mes études, dans mon projet – vas-y /

Benjamin Et quand tu te retrouves dans la brousse avec ton équipe, tu as le droit d’« agir de manière autonome ».

Marie Je devrais appeler le prof, lui dire « désolée, je reste à la maison. Les dangers potentiels sont trop grands » ?

Octavia Marie aura sa propre ONG si elle ne gamberge pas comme toi jusqu’à 35 ans à se demander ce qu’elle doit faire.

Benjamin (*À Octavia.*) Il fallait d’abord que je réfléchisse à ce que ma mère – allait devenir.

Marie Pour attendre une nouvelle offre de stage ?

Benjamin (*À Octavia.*) – allongée toute la journée sur son lit, comme

morte /

Marie Travailler dans un bar merdique ?

Octavia À quoi ça a servi que ce nazi te brise les mains /

Benjamin martelant toute la nuit sur son piano /

Marie Et faire de la polyculture sur trois mètres carrés.

Octavia Au point qu'il ne peut plus jouer – de piano.

Benjamin Tu portes ton appareil auditif ?

Octavia Uniquement pour écouter les oiseaux le matin, tout le reste /

Benjamin Alors ne t'en mêle pas. Ou bien demande-toi ce que nous avons empêché.

Octavia Les gens ne l'intéressent pas. Il ne fait que chercher partout des arguments /

Benjamin *(À Marie.)* Tu ne peux te retrouver qu'avec des gens qui partagent ton point de vue /

Octavia pour sa propagande.

Benjamin – et te battre pour que triomphe *votre* vérité /

Marie C'est ça, et dans le village d'à côté les enfants meurent de faim.

(Pause.)

Benjamin Je comprends pourquoi ils veulent t'avoir à leurs côtés. Jeune, jolie, engagée, sûre d'elle, n'ayant pas peur d'approcher les « cultures étrangères », tu as l'esprit critique, mais tu te laisses quand même convaincre par des arguments « rationnels », sans te demander pourquoi ce sont toujours ces arguments /

Marie Qu'est-ce que tu as contre moi ?

Benjamin Tu es prête à les excuser tous, ils peuvent t'envoyer où ils veulent /

Marie Je VEUX d'abord voir de l'intérieur ce que ça donne /

Benjamin Alors commence par signer ton devoir de réserve.

Marie Nous l'avons fait depuis longtemps.

Benjamin Ensuite tu apprendras à mettre ton insubordination au service de l'organisation et ils te paieront une assurance santé, un appartement à Shanghai ou au Caire ou ailleurs. Tu dois te demander où mène réellement le chemin sur lequel tu t'es engagée.

Marie Qu'est-ce que tu penses de moi au fond ?

(Pause.)

Benjamin Je ne sais plus.

(Silence.)

 Ce sont des fascistes, Marie.

(Pause.)

 Je ne dis plus rien. Fais ce que tu veux. Je te souhaite bien du bonheur sur le chemin que tu as choisi. Ce n'est plus la peine de m'écrire. Je ne sais même pas si j'aurai envie de te revoir. Pour te dire quoi ? Pour parler de quoi ? Du beau temps ? Non. De livres ? Non. De rien. Nous ne parlerons plus de rien.

(Silence.)

Octavia On joue à quatre mains ?

(Marie s'en va.)

 Tu es le seul qui déteste quand je joue.

Benjamin J'ai apporté de la crème de marron.

Octavia Je ne veux pas avoir le mal du pays.

Benjamin Je dois y aller. Appeler les parents d'Afrim.

Octavia Où est la crème de marron ?

Benjamin Tu n'en voulais pas.

Octavia *(Paniquée.)* Je veux la crème. Donne-moi la crème. Je veux la crème de marron. Tu m'entends ? Je veux la crème de marron !!!

- Benjamin Toute la journée des enfants qui crient. Que se passe-t-il, tu as l'air malade. Ce n'est pas « mon » école. Tous les matins à huit heures : le père de Murat à la porte. Sa famille serait victime de discrimination raciale car son fils doit s'asseoir à côté d'un Noir. Il exige que je le change de place, tout de suite. Et après, si plus personne ne veut s'asseoir à côté de son fils parce qu'il est Albanais ? Et pourquoi Afrim, ça ne lui pose aucun problème, alors qu'il vient de la même ville ? Rien comprendre. À dix heures, le service de protection de la jeunesse, pour Sébastien. Le droit de garde, donné à l'ex-mari de la mère, il n'y aurait aucune preuve !!! Évidemment, avec la mère prostituée, alors que le père bosse dans une banque. « LÂCHER » maintenant l'enfant. Pour l'envoyer où ? Dans la gueule du loup ? / La prochaine fois que l'un d'eux se confie à moi – je ne ferai rien. Et le garçon irait seulement le vendredi – si j'avais un flingue et que ce gros porc passait – la rombière du foyer disait : cet homme a l'air responsable. Mais lorsque ce sont des Indiens, elle se mêle de leur éducation, à midi, la mère en pleurs, ils ne voient plus personne, ils ne font plus de musique, les médicaments n'ont pas d'effet, Ishan n'est pas couché à huit heures. (*Imite.*) « Ici les enfants vont au lit à huit heures. » C'est le bouquet quand cette garce intervient, qu'elle me les envoie tous chez des médecins qui ne jurent que par le Ritalin. Quand est-ce que Marie est allée au lit à huit heures / Comme si c'était un handicapé : « Toi pas faire comme ça. » Si j'apprends dans quelques années qu'un Sébastien ou un Ishan a écrasé ou battu à mort quelqu'un, je porte plainte contre elle, elle et toutes ces mères-poules du bureau de protection, que peut-on bien faire d'autres après l'école à part aller dehors, buter le premier venu ou monter dans une Porsche en leasing et appuyer sur le champignon.
- Octavia Tu n'as qu'à changer d'école.
- Benjamin Lors de la réunion de l'équipe pendant la pause de midi. Quelqu'un a-t-il quelque chose à dire, des problèmes particuliers à évoquer ? Ou quelqu'un a-t-il un avis qu'il ou elle aimerait partager ? Personne. Silence. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.
- Octavia Retourne à l'hôpital.
- Benjamin Pour me retrouver devant une stagiaire du même âge que Marie. Quand je raconte que nous étions des dizaines de

milliers de jeunes dans la rue deux années durant. Aux AG. Que nous avons vraiment cru à une révolution. Quel sentiment c'était, veut-elle savoir. Différent de tout ce que j'ai pu connaître par la suite. Elle me regarde alors comme si je venais d'une autre planète. Est-ce que je regrette ce sentiment, est-ce que ce sentiment m'a traumatisé en un sens ou, pour parler de manière positive, est-ce qu'il est devenu un critère de mesure. Que j'applique maintenant à tous les gens autour de moi. Et est-ce que je veux obtenir quelque chose de similaire dans ma classe, voire dans mon équipe pédagogique. Remettez en question vos préjugés envers vos collègues. Oubliez les résistances, les fausses excuses. Est-ce que c'est vraiment si sérieux, si grave que ça ? Essayez un peu la réciprocité : un mail d'encouragement, un retour positif. Apprenez à savourer le sentiment d'appartenir à une équipe : la prochaine crise, venez en à bout en mutualisant vos expériences. Ne devenez pas un râleur frustré qui bloque tout. Vous avez le pouvoir de décider de quel côté vous êtes, celui des sceptiques ou bien – ne courez pas après le bonheur, soyez ouvert à ce qui se présente, réjouissez-vous des nouveaux défis. Un résultat excellent ne signifie pas être présent tout le temps. Choisissez pour vous des tâches spécifiques. Vous ne pouvez pas modifier les structures, mais votre manière d'y faire face, oui. Externaliser, déléguer, ignorer les problèmes, ne plus mener d'entretiens qui ne soient pas payés, après le travail retour direct à la maison, voir des amis, avez-vous des amis ? Oui, tous sont retournés vivre à la campagne, ont maintenant une maison et des enfants de trois ans, ma fille a vingt-cinq ans. Faire du sport tous les matins, c'est motivant. Au dîner à l'hôpital je suis le seul homme à table au milieu des femmes. Parler de la raison qui nous amène ici : c'est interdit. Une des femmes ressentait les choses comme moi. Elle a commencé à faire un discours auquel je me suis rallié. C'était d'ailleurs la seule qui dans sa vie avait déjà participé à une manif. Non qu'il s'agisse d'un mérite particulier mais elle partageait avec moi l'idée que nous ne parviendrons jamais à ÉVACUER PAR LE FOOTING ces symptômes enfouis en nous.

7 L'ESCLAVAGE DES NOIRS

Olympe de Gouges, Antoine Condorcet, La scribe Anne.

La chambre d'Olympe. Il reste un coussin de soie, un couvre-lit brodé et deux toilettes. Au mur sont accrochés les manuscrits de son journal « L'Impatient ». Le sol est recouvert de feuilles et de piles de livres, dont ses trois romans qui ont été publiés. Son miroir est gribouillé à la craie. La scribe corrige un des manuscrits. Olympe écrit de sa propre main.

La scribe lit à haute voix.

La scribe L'Esclavage des Noirs, Zamore et Mirza ou l'Heureux naufrage. Partie II

« Le tableau représente le rivage d'une île déserte, bordée et environnée de rochers escarpés, à travers lesquels on aperçoit la pleine mer dans le lointain. À l'avant, sur un sol sablonneux, débute une forêt qui paraît impénétrable. Au moment où le rideau se lève, une tempête agite les flots : on voit un navire qui vient se briser sur la côte. »

Olympe de Gouges Zamore : « Comme eux, nous allons périr. »

La scribe Mirza : « Sais-tu ce qu'ils veulent faire de nous ? J'entends déjà les aboiements de leurs chiens. »

Olympe de Gouges Zamore : « Le jour viendra où ils nous trouveront – nous resterons ensemble. »

La scribe Mirza : « Combien de temps allons-nous rester dans cette forêt ? »

Olympe de Gouges Zamore : « Jusqu'à ce que nous soyons libres. »

La scribe Comment ça, libres ?

Olympe de Gouges Tu ne comprends donc pas ce que tu écris !

(On frappe. Elles attendent. On frappe à nouveau. La scribe Anne sort seule.)

Condorcet Je dois parler à Madame de Gouges.

La scribe Nous travaillons.

Condorcet C'est urgent.

La scribe Qui êtes-vous, de quoi s'agit-il ?

Condorcet Je pourrai le lui dire à l'intérieur.

La scribe Madame de Gouges ne reçoit plus les messieurs.

Condorcet C'est à propos de son activité de philosophe.

La scribe Si vous vous intéressez au nombre de ses amants, à la manière dont veuve elle a dû gagner sa vie, à la folie dans laquelle son esprit a sombré – vous pouvez recopier ce qui est écrit chaque jour dans le journal. Vous pouvez répandre les rumeurs que vous voulez. Que désormais la rue lui crache à la figure, ne fait que renforcer sa détermination. Vous avez réussi, elle n'a plus personne en dehors de moi, et c'est mieux ainsi, le temps qui lui reste est trop bref pour mener à bien tous ses projets.

Condorcet Je ne peux parler ici, Madame.

La scribe Pourquoi devrais-je vous faire confiance.

Olympe de Gouges Entrez.
(À l'intérieur.)

Condorcet Peut-on nous entendre ?

Olympe de Gouges Je n'ai rien à cacher.

Condorcet Antoine Condorcet, mon nom.

La scribe Marquis de Condorcet. Le mathématicien.

Condorcet *(À voix basse.)* Madame de Gouges, j'ai vu votre pièce *Zamore et Mirza ou l'Heureux naufrage* à la Comédie Française.

Olympe de Gouges Si vous vous sentez attaqué dans votre rang /

Condorcet J'ai abandonné le titre de ma naissance.

Olympe de Gouges Moi au contraire j'ai dû en prendre un pour l'éducation de mon fils /

Condorcet Je sais, Madame, j'ai lu vos romans. Je considère que c'est un crime du régime de refuser l'éducation aux gens du peuple, de laisser périr leurs talents et de leur envoyer les curés pour diaboliser ce qu'il en reste. Je considère également que les individus de votre sexe méritent tout aussi peu l'oppression que ceux du mien.

La scribe Que voulez-vous, Marquis ?

Condorcet Je voudrais vous inviter à participer à la réunion de notre groupe Les Amis des Noirs.

Olympe de Gouges Je n'adhère à aucun groupe.

Condorcet Venez à huit heures sur le Boulevard Saint-Étienne, habillée en homme.

Olympe de Gouges Monsieur, j'ai déjà déployé une énergie semblable dans cette cause à une époque où l'aveuglement des oppresseurs la punissait encore sévèrement. Que vous arrive-t-il ? Vous avez changé d'opinion hier ou /

Condorcet S'il vous plaît. Mes écrits sur la nécessité de l'instruction publique. Sur l'abolition de l'esclavage. Madame, le temps où nous partageons nos idées dans des chambres obscures sans savoir combien d'autres pouvaient penser la même chose est révolu.

La scribe J'irai.

8 IN THE DESERT II

Micha.

Micha

Le conteur a retrouvé la trace de mon père. Nous partons à sa recherche, à quatre : Zamu et son amoureuse, Mery. Des joues encore plus claires que son front. Faly, le meilleur ami de Zamu. Le regard ombragé par de longs cils. Et moi. Au lac, il commence à pleuvoir. Toute l'eau constellée de ronds qui s'élargissent à l'infini. À l'horizon, le barrage s'enfonce dans le néant. Les dunes bleu foncé comme des baleines échouées. Jamais je ne peindrai ce tableau.

Nous réussissons encore à faire du feu. Faly et Mery persuadent Zamu de chanter. Il connaît tous les chants, toutes les légendes de son père, dont le père était déjà conteur. Ils chantent l'histoire de leur peuple, de leur pays. À la dernière strophe, il fait nuit. Je ne sais pas pourquoi j'ai applaudi. Faly me prend par le bras. / Arrête, tu n'as donc rien compris. Silence. Nous rampons dans la tente. / Micha, que cherches-tu, what do you want to do in your life ? Je voulais l'interroger à propos de mon père mais c'est Faly qui m'assaille de questions. Sur ma vie, l'Europe. And you, Faly? / Here is nothing to do. Je vais aller à Paris, pour faire mes études, tout le monde y va. Qu'est-ce que tu as Zamu ? Il ne répond pas. Mery lui parle longuement dans sa langue. Des trombes de pluie. Nous nous recroquevillons. Mery aussi veut aller à Paris : devenir enseignante. Zamu dit alors : si tous ceux qui veulent fuir mettaient le même courage, la même intrépidité, leur foi tenace pour prendre un nouveau départ et réaliser nos rêves plutôt que pour fuir, une révolution serait plus près de nous que l'Europe. Faly me regarde pendant tout ce temps. / Ça lui vient de ton père, ils ont parlé ainsi pendant des heures. Zamu ne réussit à tenir ici que par son amour : Mery. Maintenant qu'elle veut partir, cela n'a plus de sens pour lui. Je n'ai que toi Zamu, et tu as Mery. C'est pour tout le monde pareil, pour ton père aussi. Il parlait tout le temps de cette femme. / Quelle femme ?

La pluie a cessé, nous sortons. Je ne sais pas où commence la terre. Deux étoiles tombent très lentement. Ce sont les camions dans la montagne qui n'avancent pas plus vite qu'une étoile cheminant à des milliards d'années-lumière. Nous entendions un gargouillement. L'eau. Un roulement de tonnerre, une fois, sans éclair, comme si la dune explosait derrière notre tente. Un grondement sourd, nos jambes flageolantes, comme éva-

nouies, le sol s'est dérobé sous nos pieds, la terre est arrivée sur nous et nous a entraînés vers le lac, je ne voyais plus rien, je ne pouvais plus bouger ma tête, une masse noire me compressait de toutes parts.

9 SIEMENS

Benjamin, Octavia.

L'appartement en ville d'Octavia. Benjamin arrive avec une radio en guise de cadeau.

- Octavia Tu aurais pu appeler avant.
- Benjamin J'ai appelé.
- Octavia Tu n'appelles jamais avant.
- Benjamin C'est pour toi.
- Octavia Je ne veux pas de radio.
- Benjamin Où est le téléphone ? Tu as ton appareil auditif ? Où est l'autre ? Celui de l'oreille droite.
- Octavia Merci. Ça va.
- Benjamin Pourrais-tu, s'il te plaît, mettre aussi le second ? Je n'ai pas envie de crier tout le temps.
- Octavia La caisse maladie n'en rembourse qu'un. Le second doit être pris en charge par la famille si elle estime important de pouvoir discuter avec sa mère /
- Benjamin Où est le téléphone ? Le nouveau.
- Octavia On me tyrannise. Ce musicologue a mon numéro.
- Benjamin C'est un vieil ami à moi. Il est en train de préparer un procès contre Siemens.
- (Pause.)*
- Il cherche des témoins.
- Octavia Les vrais témoins sont morts.
- Benjamin Tu dois juste dire que tu as fabriqué des pièces destinées à des missiles et tu obtiendras une pension.
- Octavia Je ne mérite pas cette pension. J'étais seulement occupée à faire tomber une aiguille pour gripper la machine. Nous, prisonniers politiques, nous nous en sommes bien sortis. Contrairement aux autres, nous savons pourquoi nous étions là.

Benjamin Mon ami a fait des recherches. Ce n'est pas vrai que vous pouviez vous organiser. La surveillance était trop étroite. Il paraît qu'on abattait des ouvrières parce qu'une pince s'était cassée entre leurs mains.

Octavia Nous travaillions au chaud à l'intérieur tandis que les autres mouraient dans le froid. Nous étions des êtres humains, eux des lapins.

Benjamin Et ta jambe, alors.

Octavia Demande leur donc à la caisse des retraites. Je mange trop et je bois trop.

Benjamin Tu es la seule de ton bloc à avoir survécu. D'après lui. Tu dois le rencontrer. Tu pourrais avoir besoin de cet argent.

Octavia Si ton ami va à la mer, voir ces bateaux où les gens attendent qu'on les sorte de là, dis lui que je suis partante. Ils ont besoin d'un avocat.

(Benjamin s'en va.)

Prends la radio. Je veux une télévision, il faut que je voie où ils les emmènent /

Benjamin On ne voit rien à la télévision.

Octavia Alors je veux un ordinateur. Internet.

(Benjamin s'en va, reprend la radio avec lui.)

10 IN THE DESERT III

Micha.

Micha

Passer plus d'une heure dans les vapeurs de peinture à l'huile, c'est mauvais pour les voies respiratoires, c'est seulement quand les cauchemars me poursuivent ou quand les souvenirs remontent que je devrais peindre. Mobiliser mes forces naturelles d'autoguérison, dit la femme médecin. En prenant congé, elle glisse une pochette dans ma main. Les papiers de mon père. Il les avait laissés à l'hôpital. Sa photo d'identité que j'avais déjà trouvée dans les archives, et une photo de deux jeunes femmes dans un bar, en noir et blanc. L'une d'elles est assise au piano, probablement blonde, avec des yeux effilés, regarde l'objectif. L'autre se tient tout près d'elle, ses cheveux bruns relevés, le regard tourné vers la partition. Il y a une adresse au dos. Est-ce que Zamu sait laquelle des deux fut le grand amour de mon père ?

11 LE RÊVE DE LA FEMME INCONNUE

Octavia, Marie arrivant.

Octavia regarde un reportage sur une catastrophe. Elle maintient sa jambe bandée en hauteur.

Octavia *(Absorbée.)* Un barrage qui a rompu. Au Sahara. Elle a dû se décider, ses jumeaux ou bien sa fille, elle la retenait par le tissu rose dans lequel elle l'avait enveloppée le matin même – sans défense dans le camp – celui-là le montre bien – les rues / Les sauveteurs – ils ne peuvent pas passer /

Marie Tu sais ce qui arrive lorsque ta tension /

Octavia Laisse-moi !!!!

(Marie éteint la télévision.)

Il faut que je voie ça ! (Rallume la télévision. Elles regardent les images de la catastrophe.)

Marie Tu me rejoues le morceau que tu m'avais /

Octavia – Donne-moi le portable. Peut-être qu'il y a des témoins oculaires. *(Veut se lever pour aller chercher l'ordinateur portable.)*

Marie *(Désespérée.)* Octavia, je voudrais entendre ce morceau !

Octavia Je n'ai plus le droit de jouer de toute façon. Celle d'en bas débarque, ma musique dérange ses enfants, mais les beuglements de son mari, ça ils supportent, il a le droit de faire du raffut, autant qu'il veut et quand il veut. Ce ne sont pas les enfants, le problème. C'est elle. Lorsqu'elle est allongée sur le lit, après sa raclée, cela ne lui convient pas d'avoir un piano à queue au-dessus de sa tête, prêt à décoller.

Marie *(Soucieuse.)* Tu te remets à jouer la nuit ?

Octavia Elle je l'entends pleurer et lui je l'entends ronfler. Il faut que je parte d'ici. Je vais finir par être d'accord avec cette interdiction. Ces foulards. Pas d'oreilles, juste des yeux, comme deux pierres, frappées l'une contre l'autre, je lui ai dit, de femme à femme : tu me fais peur.

Marie « Peur », d'où tu tiens ça /

Octavia Mais quand je rentre des courses que je dis bonjour, elles détournent le regard et les petits mecs jouent aux policiers /

Marie Ce sont elles qui sortent du lot vu de l'extérieur /

Octavia Je suis en plein milieu /

Marie C'est ici que j'ai grandi, que je suis allée à l'école. C'est plus compliqué que tu /

Octavia Tu n'as rien remarqué. Ce qui s'est passé ici. Elles ne fréquentent pas les mêmes cafés que toi /

Marie Je ne vais pas dans les cafés, je n'en ai pas – le temps

Octavia Comme ces nonnes qui traitaient ma petite sœur de démon parce qu'elle avait de jolies boucles, c'est comme ça qu'elles regardent leurs enfants, ces chiennes frustrées /

Marie La violence est partout – même au lycée – mais « non, nous, on est l'élite ». Tu ne peux pas mettre tout le monde dans le même sac – c'est une ville, pas un couvent ni un village /

Octavia Village – tu veux dire ce trou paumé entre deux montagnes où j'ai passé ma vie. Les gens étaient exactement comme ici, sauf qu'au lieu du foulard, ils portaient la croix dans les ruelles, ça y mettait bon ordre – et on jasait sur celui qui ne faisait pas comme les autres. Je sais comment elle se sent, celle d'en bas.

Marie *Toi* tu sais comment se sent le monde entier, tu as déjà tout – traversé

Octavia Ton grand-père m'avait défendu d'aller au cours d'allemand. À table je ne comprenais pas mes propres enfants / Je n'avais pas de compte bancaire. Si je recevais de l'argent pour faire les courses, je devais montrer les tickets de caisse.

Marie Pourquoi est-ce que tu n'es pas retournée en France ?

Octavia Pour aller où, chez ma mère ?

Marie Est-ce que tu t'es mariée pour pouvoir quitter ta famille ?

Octavia J'étais partie depuis longtemps à ce moment-là. Je reve-

nais d'Algérie, je voulais rester indépendante, j'ai travaillé dans un café, le matin seulement, les bavardages d'étudiantes, je n'en pouvais plus – il venait tous les matins, un café au lait. Quelqu'un m'a dit, fais attention, tu ne le verras jamais, il reste des mois dans la montagne jusqu'à la percée complète. Je me suis dit : s'il doit encore y avoir un homme dans ma vie, ce sera lui / Tout a commencé avec cette mission, pour le tunnel. Dans son village. Une Française qui fumait et jouait du piano, pour eux, c'était une pute. Il voulait qu'on s'adapte. Aux « coutumes ». C'est un peu comme si j'étais de retour au bercail. Sauf que maintenant je l'ouvre. Je crie quand quelque chose ne me convient pas. Dans la rue dans la salle d'attente chez le médecin dans ma maison /

Marie *(Furieuse.)* Tu ne fais que – t'exciter

Octavia Je connais ces regards. Peu importe si j'ai 80 ans. Pour eux, je suis la pute. Et celle du dessous, c'en est une aussi. Parce qu'il y a certainement une raison à cela. Et ce qu'elle a pu être avant, dans son pays, elle ne l'est plus /

Marie Dans son pays, elle avait peu de chances /

Octavia et ici non plus, elle n'a droit à aucun avenir, donc elle me tyrannise pour s'assurer qu'elle est encore en vie – elle tyrannise ses enfants, jusqu'à ce qu'ils se détestent les uns les autres, s'enfuient de la maison ou restent accrochés, pour toujours, à ses basques. Parce qu'elle est trop lâche pour partir. Si elle ne peut plus rien faire pour ses enfants à part les protéger d'un piano, il vaut mieux qu'elle se jette tout de suite du haut du toit. J'avais fait des tentatives à l'époque. À plusieurs reprises. Ça aurait mieux valu pour ton père / Si j'entends encore ce type avec sa femme – si je le croise dans l'escalier / Je le tue. Ce trou paumé et réac, ces tronches de nonnes me dépriment. Je vais voter non. Non. Non. Non.

Marie *(De plus en plus furieuse.)* Vas-y, vote, vote contre moi. Tout ce blabla, dans les journaux, à la télé au sujet de ces femmes, c'est seulement une stratégie, pour qu'ils puissent nous dire lorsque nous voudrions accéder à une position plus élevée : Bande de petites gâtées, on est en train de sauver vos sœurs opprimées ! Pour que tout le monde sache où se trouve la véritable injustice – et qu'eux, ils puissent encore se partager bien tranquillement les postes-clé. Penses-tu qu'ils vont changer la si-

tuation ? Au moins aider celles qui en ont vraiment besoin – comme toi à l'époque ? Oublie ça. Tout le monde doit rester à sa place. C'est ça, l'enjeu.

(Pause.)

Octavia *(Calme.)* Un ami à moi m'avait proposé de le rejoindre. Avec les enfants. En Afrique. Ton grand-père m'a ramenée à deux reprises. Je suis seulement arrivée jusqu'ici. Jusqu'à la gare.

(Pause.)

Tu peux voyager où tu veux, je finirai toujours par te trouver.

Marie Je ne vais plus voyager en Afrique. Je vais arrêter mes études.

(Pause.)

Octavia Et ton projet ? Ce programme d'auto-organisation pour les paysannes, où elles apprennent à monter leur propre – elles vous attendent, c'est bien toi qui diriges le groupe maintenant – tu as peur ? La peur, c'est égoïste.

Marie Oublie.

Octavia C'est plutôt à toi d'oublier ce que ton père a dit.

Marie Mon père comprend au moins de quoi il s'agit. À quoi bon continuer à préparer, expliquer. Les étudiants me regardent comme s'ils ne savaient pas de quoi je parle. Ne font même pas de critiques. Je ne sais pas comment c'est possible, c'est qu'ils doivent rejeter ce que je dis de toutes leurs forces.

Octavia Si tu es sûre de ton idée, tu arriveras à les enthousiasmer /

Marie Arrête ! Nous allons nous retrouver dehors, dispersés dans les villages. Et lorsqu'il faudra se lancer, il n'y aura plus personne.

Octavia Ton ami fait aussi partie de ton groupe /

Marie Je comprends maintenant pourquoi je voulais faire ces études-là. Chaque jour dans un endroit différent, dans un autre pays avec d'autres personnes, dans une autre lan-

gue.

(Pause.)

Octavia

Tu dois te demander qui, en temps de guerre, sera à tes côtés.

12 ZAMORE ET MIRZA OU L'HEUREUX NAUFRAGE

Olympe, la voix de l'aveugle.

Voix Il est intéressant de constater que ces Amis des Noirs se servent à présent d'une femme pour nous provoquer et fomenter une révolution parmi les esclaves.

Olympe de Gouges Ce n'est pas l'affaire des Amis des Noirs, c'est la mienne. Ma pièce ne cherche pas à fomenter une révolution, au contraire, elle pourrait en éviter une, dans la mesure où elle contribue à faire comprendre aux colons qu'ils doivent d'eux-mêmes introduire AVANT un changement en faveur de plus de justice.

Voix Nous découvrirons bien sans votre aide les membres du groupe criminel qui se cache derrière vous, Madame.

Olympe de Gouges Derrière moi ne se cache que la Raison seule, ce mot dont on entend parler partout aujourd'hui.

Voix Vous affirmez avoir écrit cette pièce toute seule ?

Olympe de Gouges C'est moi qui l'ai écrite.

Voix Je vous annonce que la Comédie Française ne jouera plus de pièces écrites par des femmes.

Olympe de Gouges Ce talent, je l'ai reçu de la nature. Vous voudriez interdire à quelqu'un de gagner sa vie avec son talent ?

Voix Vous êtes la plus belle femme de Paris. La galanterie est chez vous un talent inné, tout comme est innée la joie de servir chez les Juifs et les Noirs. Tous ne sont pas des êtres humains, Madame.

Olympe de Gouges C'est juste. Vous êtes de Paris au Pérou le plus sot animal que l'humanité ait porté.

(Elle est emmenée.)

13 FOOTPRINTS / GOD BLESS THE CHILD / SONG FOR MY FATHER

L'appartement d'Octavia. Marie, Benjamin, puis Micha qui observe.

- Benjamin Pourquoi as-tu renversé la télévision ?
- Marie Tout est allé très vite.
- Octavia Maintenant ils ont tous des têtes rouges là-dedans. C'est mieux. Et ce que disent les politiciens, je n'ai pas besoin de son pour le savoir.
- Marie Elle est vieille, Benjamin. Elle a besoin de quelqu'un qui s'occupe d'elle quotidiennement.
- Benjamin Cela n'a rien à voir avec l'âge. Elle a toujours eu des phases comme ça.
- (Marie bande la jambe d'Octavia.
Micha sonne à la porte.)*
- Octavia Laissez-moi tranquille !
- (On sonne à la porte.)*
- C'est le musicologue. Je n'ai pas ce morceau.
- (Marie va à la porte. Elle y trouve Micha, épuisé. Il porte un gros sac à dos et une pochette sous le bras.)*
- Micha Je cherche Madame Dalmas.
- Marie Elle ne veut voir personne.
- Micha Alors j'attendrai.
- Marie C'est toi qui lui téléphones tout le temps à cause de ce morceau de piano ?
- Octavia Dégage !
- Micha Je viens à cause de Frédéric... J'étais à Biarritz hier. Dans votre maison.
- (Octavia devient attentive. Elle l'observe en détail.)*
- Octavia Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Laisse-moi en paix !
- Micha Connaissez-vous Frédéric Zerrazin Fischer ? Je suis son fils.

Octavia Il n'avait pas d'enfants.

Micha Je crois qu'il n'a jamais entendu parler de moi.
(Silence.)

Benjamin *(À Micha.)* Qui est-ce ? Ce Frédéric Zerrazin ?

Micha Né le 2 mars 1923 à Berlin, 8 minutes après sa sœur Chantal. De père allemand, de mère française. Plus tard il est devenu médecin pour Médecins Sans Frontières. Une fois à la retraite, il est resté dans le Sud du Sahara. Ce dossier est la seule chose que j'aie de lui. Je n'en sais pas plus. C'était dans son passeport. Je crois que ça vous appartient.

(La photo montre Octavia à 17 ans avec une jeune fille du même âge dans un bar. Octavia fixe la photo. Celle-ci représente un moment qu'elle avait depuis longtemps oublié, Marie et Benjamin regardent également la photo. Pause. Octavia prend les mains de Micha.)

Octavia Ses mains. La gauche rugueuse à causes des cordes, la droite toute douce. Je suis désolée. De ne plus avoir écrit.

Micha D'où connaissiez-vous mon père ?

Octavia Il se l'était foulée en grimpant jusqu'à notre dortoir. Nous avions parié que je ferais le cri basque pendant la répétition de l'orchestre. Chantal ne me croyait pas.

Benjamin Est-ce qu'ils t'ont emmenée à des réunions ? C'étaient des communistes ?

Octavia Tous les soirs dans le bar, la chanson était finie mais la voix de Chantal continuait à résonner comme si elle avait avalé des sons toute la nuit. Frédéric sortait en courant. Les gens applaudissaient.

Benjamin Est-ce que c'est la femme dont nous sommes allés voir la tombe à Paris ?

Octavia Les deux, toujours dans mon dos, je n'avais pas besoin de les regarder, pas de partition, pas de chef d'orchestre, mais un seul souffle, nous nous faisons une confiance aveugle.

Micha Frédéric voulait devenir violoncelliste, pas médecin.

Octavia Tout le monde voulait nous avoir. Mon père nous a écrit des chansons. Le bar était toujours plein à craquer, des écrivains, des philosophes en pantalons bouffants récitaient leurs textes.

Benjamin C'est là que tu as rencontré les gens de la Résistance ?

 (Pause.)

Micha Que s'est-il passé quand les nazis sont arrivés ?

Octavia Quelqu'un a raconté au directeur que nous faisons du jazz et que nous fumions. Nous avons failli être exclus du conservatoire.

 (Pause.)

Benjamin Vous ne pouviez plus jouer, c'était l'Occupation partout. C'est en 1939 que tu as été arrêtée à Paris.

Micha Mon père aussi.

Benjamin Et condamnée au travail forcé en Allemagne. 300 femmes transportées en camions – tu ne peux pas l'avoir oublié, tout de même.

Micha On peut oublier une journée ou une semaine, parfois le souvenir ressurgit /

Octavia L'oubli d'un nom, c'est une condamnation à mort, je le sais – je les connais encore tous par cœur : Rosenberg, Weil, Berard, Vaillot – mais ils ne m'ont pas crue – comment convaincre une famille de quitter sa maison ? Ils ne font pas confiance aux communistes.

Benjamin Combien avez-vous pu en sauver ?

Octavia Je ne savais pas si elle devait vraiment répéter l'aria de mon père ou si elle ne voulait pas que Frédéric et moi nous allions à cette réunion.

Micha Vous pensez qu'il aurait fait tout ça sans vous ou bien est-ce que c'était pour rester à vos côtés ?

Octavia Je leur ai dit de ne plus parler allemand ensemble, même pas dans le dortoir, mais ils ne m'ont pas écoutée. Le soir, ils épiaient la conversation des officiers au comptoir, l'un d'eux a demandé : T'aurais une cigarette, petit ? Frédéric lui a tendu son paquet.

Micha Ils vous ont pris à cause de lui.

Octavia À la fin du morceau suivant, il est venu vers nous et a dit :
lève les yeux, mon garçon.

Benjamin Qui vous a trahi, alors ? Quelqu'un de votre entourage ?
Est-ce que tu as été impliquée dans les actions de sabo-
tages des gares ? Tu as bien été arrêtée à la gare, c'est
ça ?

Octavia Je déteste les gares, je ne comprends pas ces guichets
automatiques, et qu'il n'y ait personne pour vous accom-
pagner ou venir vous chercher. Je ne vais pas aux enter-
rements. Je me tiendrai prête. Le jour où Frédéric fera
ses adieux.

Micha Il n'y a pas eu d'enterrement. Juste une inondation.

Octavia Quelle sorte d'inondation ?

Micha Dans le village où il a vécu, en Afrique. Nous ne l'avons
pas retrouvé.

Octavia *(Lui rend la photo.)* Je n'en veux pas.

Benjamin Est-ce que moi je peux l'avoir ?

Octavia Non. *(À Micha.)* Prends-la, toi.

Benjamin Je n'ai même pas le droit d'avoir une photo de ma mère /

Octavia Je n'étais pas encore ta mère à cette époque.

*(Micha remet la photo dans sa pochette. Octavia voit un dessin
dans la pochette ouverte.)*

C'est où, ça ? Je peux regarder.

Micha Ce n'est rien.

Octavia Ces montagnes. De chaussures, sacs plastique, vête-
ments, valises. Je peux sentir leur odeur.

Micha C'est seulement la peinture.

Octavia Pas de feuilles sur les arbres, disparus les oiseaux, pas
d'herbe sur le sol, juste de la gadoue piétinée, le ciel noir
et rouge de cendres, les toits recouverts de poussière.

Micha La boue.

Octavia C'est là qu'il est mort. As-tu vu les cadavres ?

Micha C'était la nuit. On entendait chanter les survivants.

(Pause.)

Octavia *(Se plongeant dans son souvenir.)* Nous étions déjà face à notre tombe et chantions la composition de mon père jusque dans la mort.
Puis les avions sont arrivés. Nous avons couru. La chienne excitait la meute à nos trousses. Toujours plus loin dans la forêt, l'empreinte de ses crocs purulents dans la jambe. Un nazi près du ruisseau. J'ai tiré plus vite.

Frédéric ne veut pas savoir comment c'était dans le camp. Pas même pour sa sœur. Je me tiens à la fenêtre de notre appartement rue Condorcet. Les gens dans les cafés, qu'est-ce qu'ils attendent ? Des artisans juchés sur des échelles font sauter à coups de pioche les mots travail-famille-patrie pour faire réapparaître liberté-égalité-fraternité.

Nous avons déjà tenu trois mois. Tu tiendras une journée de plus, Chantal. Chante la mélodie, je chante l'accompagnement. Je voyais comment tout s'écoulait à travers elle jusque dans la terre. Les fleurs. Toutes parlaient sans cesse des fleurs. La frontière, on nous attend. Avec des fleurs. Plus de camions, plus de contact avec une peau étrangère. Pourquoi séparer les morts des vivants. Où est la différence. La mélodie, Chantal. Son visage. Transparent comme l'eau. Laissez-le dormir, cet ange.

Paris, accueil à l'hôpital, musique et vin à volonté. Mais les hommes. Restés trop longtemps sans femmes. Le matin suivant à la radio : le concerto pour cordes de mon père. La musique m'a donné la force de survivre. De mesure en mesure, de note en note.

*Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime
et qui me comprend*

Le texte de Verlaine – la mélodie... Frédéric a vendu son violoncelle. Il veut que je parte avec lui à Alger pour sou-

tenir la résistance. Tu ne peux pas rester nuit et jour à la fenêtre.

Le village du désert plongé dans une nuit d'encre, les bombes comme les sonorités les plus graves de l'orgue de mon père.

Frédéric, toujours auprès des blessés, comme une obsession. Si tu ne veux pas devenir fou, avait dit Chantal, tu dois vivre uniquement s'ils te forcent à le faire. S'ils te laissent tranquille et que tu dois regarder les autres – imagine-toi que tu es très loin, en Afrique. Elle appelait ça refroidir son âme. Chantal. Sa voix nous a quittés.

La dernière fois que j'ai vu Frédéric /

Il m'a offert le piano à queue. Je cherche notre mélodie. Chaque jour. Mais ce corbeau noir ne veut pas la laisser sortir.

(Pause.)

Dehors ! Disparais. Reprends tes photos.

14 LUMIERE PRINTEMPS 1789

Olympe, la scribe, Condorcet.

La nuit. Olympe est marquée par la captivité.

Olympe de Gouges Pas de chemise propre, pas de journal, je n'ai même pas eu le droit de parler au gardien. Raconte-moi tout.

Condorcet Cet imbécile de roi. Au lieu d'éviter la crise, il a dépensé les derniers millions pour la pension de ses courtisans. Les manufactures sont à l'arrêt. Sans l'argent des nobles, plus rien ne peut être sauvé. Il nous a fait élire députés pour que nous leur extorquions des impôts. Mais je ne connais que trop ce rang que j'ai fui. Jamais ils ne renonceront d'eux-mêmes à leurs privilèges, sans qu'on les y contraigne. Le roi a besoin de nous. Cette faillite est notre richesse !

Olympe de Gouges Qu'attendez-vous ?

Condorcet Ils sont encore trop nombreux dans le Tiers-État à ne pas comprendre, à vouloir poursuivre le débat.

(La scribe entre.)

La scribe Tu es libre !

Olympe de Gouges Et que vois-je au-dehors : le peuple tout aussi amaigri que moi.

La scribe C'est parce que tu n'es pas encore allée dans notre rue.

Olympe de Gouges Qui t'a frappée ?

La scribe Ces poissonnières ! Elles font monter les prix si haut, les gens de leur milieu peuvent mourir de faim, pourvu que les affaires marchent. Un mois de salaire pour un pain. Mon mari est en grève, son patron est content : à quoi bon produire si plus personne ne peut acheter. Mon frère, ma tante, mes sœurs sont arrivés avec leurs enfants de la campagne. Toute la récolte a séché sur pied. Des bandes de pilleurs passent de ferme en ferme pour prendre les dernières réserves.

Olympe de Gouges J'ai peur pour ma mère.

La scribe On dit aussi que là-bas, dans les colonies, il n'est pas

tombé d'eau de tout l'hiver. (*À Condorcet.*) Tu as du pain ? Dis aux tiens qu'ils doivent ouvrir les greniers, ou bien nous le ferons à leur place.

Condorcet Ce ne sont pas les miens.

La scribe Mais lui n'est pas amaigri. Sept ventres vides par lit, plus personne n'arrive à dormir. Est-ce que je peux passer la nuit chez toi ?

Olympe de Gouges Reste aussi longtemps que tu veux.

La scribe Les enfant de ma sœur se mettent à hurler au moindre bruit, pas habitués à la ville /

Olympe de Gouges Je t'ai dit de rester.

Condorcet Et pendant que le Tiers-État poursuit ses débats, les nobles ont compris depuis bien longtemps.

La scribe Mon petit dernier est effrayé par tout cela et pleure / Puis-je l'amener ?

Olympe de Gouges L'enfant ? Mais où veux-tu que – amène-le.

Condorcet Hier, ils ont défilé dans leurs plus beaux habits pour manifester dans les rues contre ces impôts barbares que la cour veut leur imposer. Le peuple a couru derrière eux en espérant que les impôts se mettent à baisser. Nous ne pouvons attendre qu'ils s'en chargent.

Olympe de Gouges Anne, va à l'imprimerie, distribue notre journal, je dicte :
Comment notre pain pourrait-il être bon marché, quand les nobles vendent la farine extorquée aux paysans à des spéculateurs qui, eux-mêmes, la revendent dix fois son prix aux boulangers, à tel point que les marchands /

La scribe C'est déjà écrit sur tous les murs, Olympe. Le peuple ne lit pas ! Il nous faut maintenant prendre la parole dehors. Sur les places et les estrades. Devant des milliers de gens.

15 PREMIER REGARD ÉTÉ 1789

Olympe, la scribe.

Olympe et la scribe sont maintenant armées.

Olympe de Gouges

et la scribe

Le peuple tout entier, les femmes, les paysans, les artisans, tous armés, même les enfants et les vieillards, tous ont combattu avec ferveur contre les troupes d'élite du roi. Les courtisanes, subitement devenues les créatures les plus téméraires qu'il m'ait été donné de voir, ont tiré de leur propre main plusieurs coups de canon sur l'ennemi – tout disparaît dans la fumée. Paris enfin libre ! Il y a maintenant des émeutes dans toutes les villes de France. Et dans les campagnes, les paysans rasent à coup de socs les châteaux des grands seigneurs, les monastères des oppresseurs sont dévorés par des flammes salutaires. Le pays tout entier est secoué d'une immense agitation pleine de promesses. C'est le début d'une nouvelle ère, celle de la Raison, de la Dignité, de la Liberté, de l'Éveil. Tous parlent d'Égalité : aucun seigneur autoproclamé ne pourra plus régner sur ses compagnons de manière arbitraire ; chaque individu a, dès sa naissance, le droit de résister. Les filles de joie font entendre leurs revendications coude à coude avec les épouses et les vendeuses. Les artisans avec les avocats et les paysans. L'homme et la femme qui, avaient tendance à lever trop les yeux vers le haut, vers leur seigneur, le roi, vers Dieu, ou bien à trop les diriger vers le bas, vers le marteau, la marmite ou les enfants, regardent autour d'eux, éberlués, et se contemplant pour la toute première fois.

16 CORBEAU

Benjamin, Octavia.

Octavia Tu aurais dû devenir musicien.

Benjamin Simplement parce que toi tu ne l'es pas devenue.

Octavia Avant d'être arrêtés, nous avons reçu une nouvelle du chef d'orchestre. Il avait obtenu une bourse, pour Chantal et moi. Au conservatoire de Lausanne. Nous aurions pu partir aussitôt. Je ne voulais pas. Nous avons encore tant de choses à faire.

Benjamin Tu regrettes ?

Octavia Je n'aurais pas pu tenir là-bas, j'en savais trop. Et trop peu. Nous étions enflammées. Tu es comme Chantal. La rébellion te rend malade. Elle ne mangeait déjà plus rien. Nous avons essayé de la persuader. Elle croyait que nous voulions nous débarrasser d'elle. J'aurais dû partir avec elle.

(Pause.)

Benjamin Tu t'étais déjà éteinte lorsque je suis venu au monde.

Octavia Sans toi, je serais morte.

(Pause.)

Il m'a d'abord fallu m'évader. Comme toi. Sauf que toi tu n'as jamais pu cesser de le faire.

(Pause.)

Benjamin Le jour où tu comprends que tu en arrives même à devoir défendre ce qu'auparavant tu dénonçais comme injuste, tu ne peux plus t'arrêter. Sinon, tu es complice.

Octavia Je ne comprends pas.

Benjamin Toi, tu n'as jamais cessé de survivre parce que tu avais peur de mourir sinon.

Octavia Marie n'a besoin de s'évader nulle part. Elle essaye justement de s'insérer. Si tu l'en empêches...

Benjamin Je ne lui dis plus rien. Elle verra bien dans quoi elle a mis

les pieds.

Octavia Du moment qu'elle commence à être dans l'opposition / Elle ne sera jamais enseignante, à donner des cours de sciences naturelles. Pour elle, il n'y a pas de retour possible à une vision plus rassurante du monde. Nous ne lui avons jamais offert ça. Elle ira jusqu'au bout.

Benjamin Tu exagères.

Octavia Elle savait tout. Depuis toujours.

(Elle est soudain prise d'un accès de faiblesse.)

Benjamin Tu ne te sens pas bien ?

Octavia Dans un mois, je danserai le tango. Tout ne fait que commencer.

17 RÉVEILLEZ-VOUS 1791 (Kenya Arkana 2007)

La scribe, Olympe, Condorcet.

Depuis la rue, on entend les cris du peuple qui veut du pain et des salaires plus élevés.

Condorcet J'ai dit : n'est pas libre celui qui a des droits, n'est pas non plus libre celui qui sait lire, mais celui qui est capable de prendre part aux discussions sur l'avenir de notre société. Si nous tous qui siégeons au Parlement avons pu bénéficier d'une instruction éclairée, on oserait aujourd'hui juger les écrits de Rousseau et les combattre. Ce sont des taches aveugles dans vos esprits qui vous empêchent de les corriger avec leurs propres mots : l'homme est né libre, donc TOUS doivent – là ils se sont tous mis à hurler comme des bêtes sauvages, ont exigé de reporter sur-le-champ ces brouilles et d'en venir enfin à parler de la guerre que l'on devait désormais mener partout au nom de la Liberté. Je ne me suis pas laissé interrompre, toute tyrannie émane de l'incapacité à débattre ; tant que nous n'aurons pas une école qui donne à chaque individu les moyens d'examiner tous ses doutes sur le monde, de prendre position dans cette réalité encore absurde et qui rende capable de se sentir solidaire, donc d'être libre, la Démocratie ne sera pas envisageable, il y aura toujours un pouvoir hypocrite pour manipuler le peuple et le précipiter vers sa perte – et une fois de plus, c'est sur ce chemin que nous nous engageons ! Ils se sont levés, ont crié « République » en excluant la moitié de l'Humanité. Et cette compilation d'articles de lois bâclés, ils la nomment Constitution ou Droits de l'homme et du citoyen.

Olympe de Gouges Nos améliorations n'en seront que plus éclairantes.

La scribe C'est déjà gravé dans la pierre à travers toute la ville. Il n'y a rien sur moi là-dedans, ni sur toi, rien non plus sur les courtisanes, pas même sur les dames savantes, rien non plus sur la poissonnière – même si, dans son cas, ça me serait bien égal.

Olympe de Gouges Combien d'entre eux étaient contre ?

Condorcet Un tiers. En comptant ceux qui ont quitté la salle en signe de protestation. Moi, je suis resté – car je suis certain qu'ils devront bientôt reconnaître que les droits de l'homme reposent uniquement sur la nature sensible de

l'être humain et sa capacité à prendre des décisions /

Olympe de Gouges Nous avons donc déjà de notre côté la moitié de l'humanité et un tiers de l'autre, donc la majorité.

La scribe Où vas-tu ?

Condorcet À l'assemblée, on vote sur ma proposition d'école publique.

(Condorcet sort.)

Olympe de Gouges Je dicte :
« Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne
La Constitution est nulle et non advenue si la moitié des individus n'y a pas participé. Par conséquent, une nouvelle Constitution est absolument nécessaire. »
Qu'est-ce que tu as ?

La scribe Qu'est-ce que tu prépares ?

Olympe de Gouges Nous allons corriger article après article, jusqu'à ce que chaque phrase soit à la hauteur de la Révolution.

La scribe Qu'est-ce que tu espères, Olympe ? Le peuple meurt de faim comme avant. Ceux qui se réunissent encore et crient pour avoir du pain se font rouer de coups. À l'Assemblée nationale, on porte déjà les pantalons des nobles, même mon mari n'a pas le droit de voter, car il gagne moins de 10 livres par mois, son patron va se faire élire député. Comment peut-on arriver à un salaire de 30 livres, Olympe ? Il vole du grain aux Noirs pour le revendre ici au prix d'un salaire mensuel. Ce sont des crapules qui vont diriger ce pays.

Olympe de Gouges Les Amis des Noirs, l'association qui enquête sur les violences de la Garde nationale à l'égard de la population civile, les clubs de femmes, le mouvement pour la Démocratie et l'application des droits de l'homme, les sans-culottes, les Jacobins, tous se réunissent ce soir sur le Boulevard Saint-Denis en vue de la prochaine étape /

La scribe Ce soir, je ne peux pas. Je n'ai plus de rapports à rédiger pour le régime. Je dois travailler.

(Pause.)

Olympe de Gouges Veux-tu voir revenir le régime ?

La scribe J'ai besoin d'argent / Ma sœur qui brodait des chapeaux pour les dames de la haute se trouve maintenant avec les jeunes nonnes en bas du boulevard, déjà les messieurs montrent du doigt sa fille, pelotonnée dans son dos ; la nuit, la Garde nationale les chasse à coup de matraques à travers les rues, toi aussi tu étais pour bannir ce commerce aussi rapidement que possible !

Olympe de Gouges Il faut éradiquer la misère à la racine. Il faut que toutes les jeunes filles intègrent sur le champ les écoles et que les femmes aient accès à toutes les professions, et lorsque chacune aura un métier, on verra les femmes embrasser de hautes positions et de nobles charges à l'égal des hommes, elles donneront leur voix aux élections et représenteront la moitié des députés au Parlement. Voici une ébauche pour le contrat conjugal, les familles ne doivent plus demeurer les croupissantes lacunes de la République, il faut que les femmes cessent d'aller chercher le droit par l'hypocrisie et l'intrigue, mais qu'elles en appellent comme tous à la sagesse de la loi, quand une injustice se produit.
As-tu bien écrit, Anne?

La scribe Je reviendrai participer aux débats lorsque je serai députée.

Olympe de Gouges Si tu préfères tout abandonner au caprice de la Fortune, va donc prier.

La scribe Tout cela n'existe que dans ta tête !

Olympe de Gouges Traverses-tu la ville les yeux fermés, n'as-tu point vu les milliers de femmes qui attendent devant le tribunal pour obtenir le divorce ? Ce document est déjà périmé, Anne. La Révolution vient seulement de commencer.

18 IN THE DESERT IV

Marie, Micha.

Chez Octavia. La chaise longue d'Octavia est pleine de sang. Micha recouvre de peinture le tableau qu'il a fait de lui avec son père. Marie arrive avec de la terre et des boyaux dans lesquels se trouvent de jeunes pousses cultivées. Elle voit la chaise longue.

Marie Où est Octavia ? Que s'est-il passé ?

Micha Une veine a éclaté, dans la jambe, le sang – ils sont entrain d'opérer pour que cela ne se reproduise plus /

Marie C'est ce qu'ils ont déjà dit la dernière fois. Son cœur, sa tension, il ne faut pas qu'elle se mette dans tous ses états. Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

(Pause.)

Micha Je voulais lui offrir le tableau. De moi avec mon père, parce qu'elle est la seule à pouvoir se le représenter /

Marie Elle ne voulait plus jamais te revoir. Tu es sourd ?

Micha Elle ne m'a pas laissé partir, elle a dit que mon père ne savait pas nager /

Marie Tu lui as parlé de l'inondation, ça l'a mise dans tous ses états / Qu'est-ce que tu attends de nous au juste ? Va voir tes amis. Ta mère.

(Pause.)

Micha Mes amis pensent que je suis devenu fou. Parce que je ne peins rien là-dessus.

(Marie s'approche du tableau que Micha vient de peindre. Elle l'observe comme une scientifique observerait un relief sculpté.)

Aucune importance. De toute façon, ils ne veulent plus aucun tableau de moi. « Comme ça, plus de douleur perceptible. » Hormis celui avec mon père. Mais désormais, il est là-dessous.

Marie *(Observe le tableau.)* Dans une semaine, ce sera la sécheresse, les plantes de petite et de moyenne taille ont été balayées, les plus grandes ont été fragilisées dans leurs racines, les sols ont glissé, des lésions jusqu'au plus profond, dans la mémoire : des explosions, bombes à dissémination ou charges explosives, les points gris –

des restes de ferraille / Ici, personne ne comprend, là-bas, tout le monde sait de quoi il s'agit.

(Pause.)

Micha Emporte-le avec toi. Là-bas. J'y serais resté. Si ça n'était pas arrivé.

(Il prend sa pochette et s'apprête à partir.)

Marie Où vas-tu ?

Micha J'en sais rien.

Marie Tu peux rester ici. Jusqu'au retour d'Octavia.

19 ZAMU, MERY ET FALY

Micha, Marie.

Au milieu des croquis et des tableaux. Avec la terre et les plantes de Marie, ils font du tableau de Micha un paysage.

- Micha *(Montre le tableau.)* Faly et Mery. Ils m'ont tiré de là. À côté de moi se trouvait Zamu.
Ils sont en train de passer en Europe. Je n'arrête pas de penser à eux, assis sur le port, à attendre leur bateau, je connais ce port /
- Marie Ils savent que la traversée est sans issue, ton père le leur a /
- Micha Comment pourraient-ils autrement /
- Marie *(Montre un point dans le paysage.)* Ici, c'est l'une des enclaves espagnoles sur le sol africain, à cet endroit, on n'a pas besoin de faire la traversée /
- Micha Parcourir 2000 km de désert, parqués et à la merci des rabatteurs /
- Marie Cela fait longtemps qu'ils sont dans la forêt, devant les grillages. Ils attendent leur heure.
- Micha Depuis deux semaines, ils se cachent dans une caverne sous les buissons, à trois.
- Marie Ils parlent à peine. Tendent l'oreille pour entendre les cris des gendarmes. Les aboiements des chiens.
- Micha Les bandes de la ville voisine qui veulent les livrer pour se faire un peu d'argent de poche.
- Marie Ils savent ce qui arrivera s'ils se font prendre, ils connaissent les histoires des prisons mais ne parviennent pas à se l'imaginer.
- Micha Ils ont faim. Ils ne pensent à rien d'autre.
- Marie Ils ont remarqué qu'ils ne sont pas les seuls à se cacher ici. Ils font la connaissance de gens qu'ils n'auraient jamais rencontrés autrement.
- Micha Un avocat, un écrivain, une éducatrice d'école maternelle, un cultivateur de maïs /

Marie Au fil des mois, ils se sont rapprochés et ils ont réalisé qu'il ne sert à rien d'attendre sa chance chacun de son côté, ils ont décidé de prendre la clôture d'assaut ensemble, pendant des jours et des nuits, jusqu'à ce que tous soient passés de l'autre côté /

Micha Zamu, Mery et Faly ne veulent pas participer. Ils savent que tous n'y parviendront pas.

Marie Ils n'ont pas le choix. Ils se joignent à eux.

Micha C'est ce soir. La nouvelle lune. Et la finale de la Coupe du Monde. Un mirador tous les cinquante mètres, dans les intervalles, des projecteurs, des microphones directionnels. Des caméras infrarouges qui déclenchent des salves de gaz lacrymogène au moindre mouvement. Devant la clôture, des grillages fixés au sol. Du fil barbelé avec des lames.

Marie Ils prennent leurs échelles de corde. Faly y va le premier.

Micha Juste derrière, Mery.

Marie Puis Zamu. Un projecteur l'éblouit. Obscurité.

Micha Faly. Où est Faly ?

Marie Il était sur l'échelle à côté de Zamu. Ils ont éclairé son visage puis ont tiré.

Micha Impossible.

Marie Zamu et Mery sont chargés dans un camion, avec tous ceux qui n'ont pas réussi.

Micha Complètement fermé, nuit noire, avec juste une fente d'aération pour respirer.

Marie Le soleil chauffe le container. Ils se rendent compte qu'ils sont encore en vie lorsque la porte coulissante s'ouvre et que la lumière entre. On les conduit dans une prison au milieu du désert. Ils ne se doutent pas encore que, bientôt, ils ne se souviendront plus de rien, même plus du visage de leur mère. Parce que tout ce qu'ils ont été autrefois, ils en ont besoin pour surmonter ce qui leur arrive maintenant. Et aucun moyen de savoir si le monde extérieur existe encore. Même pas un chant d'oiseau ou le

bruissement des feuilles. Toujours et encore ce même vent sec, brûlé.

Micha

Arrête. Ils n'arriveront jamais jusqu'à la prison. Le chemin est bien trop long.

(Son portable sonne. C'est Zamu qui appelle.)

Zamu hello. Where are you?

Where?

Hello? Hello?

Where is Faly? Zamu. Where is Faly?

(Pause.)

Are you sure.

(Pause.)

Where is Mery?

(L'appel est coupé.)

Faly est mort.

Zamu veut faire la traversée. Il dit qu'il y a des bateaux qui arrivent toujours à passer. Vers une plantation au sud de l'Espagne. Mais c'est seulement pour les hommes. Mery doit emprunter un autre chemin.

20 IN THE DESERT V

Micha, Marie.

À l'entrée des plantations, Almeria, Espagne du Sud.

- Micha Ce n'est pas la fameuse toile blanche. C'est le ciel par-dessus l'Europe. Une mer blanche en plastique qui ondule dans le vent et la chaleur.
Annonce du pilote : La plantation est si grande qu'on peut la voir depuis la lune.
Ce point noir là : une personne qui a percé un trou avec sa tête pour pouvoir respirer.
Nous pénétrons dans cet enfer par 45 degrés Celsius.
- Marie La main d'œuvre, des sacs de pesticides sur le dos, pliée en deux au-dessus des melons.
- Micha Le regard tourné vers le sol, ils pulvérisent des nuages de poison sur les parasites, dans les yeux, dans la bouche. Je demande si quelqu'un connaît Zamu. Ils ne répondent pas. Encore dix heures à tenir sans respirer, sans voir, sans penser – nous avons les yeux qui pleurent, nous toussons, au bout de cinq minutes nous devons battre en retraite. Un petit homme rondouillard vient vers nous. Le patron. Il nous demande ce que nous faisons ici. Si c'est un scandale que nous cherchons. Quel trust nous envoie. Je lui montre la photo de Zamu. Il dit qu'il ne l'a jamais vu.

Please give the picture back. I want to have the picture. Immediately. I don't go away. Je ne vais nulle part. Je veux savoir où est Zamu.
- Marie Micha ! On y va. (*Insistante.*) Il ne te dira rien de plus.
- Micha Dans les buissons, sur le sol, partout des lambeaux de plastique blancs. Les baraques des ouvriers. Emballées dans du plastique. Marie prend des photos.
- Marie La distance entre les habitations et la plantation.
- Micha Les couvertures, les casseroles, les bidons d'eau vides, elle remplit de terre des bœux /
- Marie Les pesticides sont dans l'air, la terre et l'eau.
- Micha Lorsque les ouvriers rentrent de la plantation, il fait nuit. Zamu n'est pas parmi eux. Nous restons assis au bord

de la route. Même au bout de plusieurs heures, ils ne nous parlent pas. I am not a journalist. I am a painter. I can draw a picture from you if you want.

- Marie Nous sommes assis près d’eux autour du feu. Le pire, disent-ils, ce n’est pas le travail. Mais que les gens du village ne les saluent pas. Qu’ils leur coupent sans arrêt le tuyau d’eau – soudain, ils se mettent tous à regarder Micha qui dessine.
- Micha J’essaye de trouver dans son visage quelque chose qui lui permette de se reconnaître, mais /
- Marie L’homme regarde son portrait comme s’il était étonné d’être encore là.
- Micha Zamu est passé par ici. Il a posé ses exigences. Des masques de protection, des gants, le permis de travail qu’on lui a promis et son salaire. Il tient ça de mon père.
- Marie Arrête.
- Micha Hier on l’a jeté dehors. Il est allé sur le port où les camions passent. Il voulait aller dans une ville au Nord, mais il ne leur a pas dit laquelle, ce n’est pas Paris. Sur le port, des points rouges incandescents dans la brume, des prédateurs qui nous observent, les cigarettes des chauffeurs sur le départ. J’ai failli trébucher sur lui. Zamu. Don’t move!!! It’s Micha. Who did this to you? Les routiers disent qu’ils n’auraient pas imaginé que le policier allait le poignarder. Ils ont dû appeler le service de sécurité, ils ne veulent plus être tenus pour responsables lorsque quelqu’un est écrasé entre leurs pneus. Je demande aux routiers s’ils peuvent rester. Au moins l’un d’eux, pour témoigner ? D’ici là, le poisson sera pourri et ils auront perdu leur boulot. Nous emmenons Zamu à l’hôpital, il est opéré sur le champ.
- Marie Le médecin quitte la pièce, je regarde la feuille de suivi médical. « Blessure du troisième degré / lame de 12 à 16 cm, peut-être un couteau à poisson » Je prends une photo de la feuille. Je prends une photo des points de suture de Zamu. L’infirmière nous demande de sortir.
- Micha Comment ça, seuls les membres de la famille ont le droit d’entrer. Nous sommes sa famille.

Marie J'entre à nouveau. Sur la table, il y a désormais une autre feuille. Au lieu de couteau, c'est écrit : objet coupant, chute éventuelle. Je la prends en photo. J'essaye de parler à Zamu à plusieurs reprises.

Micha Hello Zamu. It's me. I drew a picture from you. And from Mery. *(Il lui pose le dessin sur le ventre.)*

Marie Il est mort.

(Silence.)

(Essaie de garder son calme.) Micha. Nous devons immédiatement retourner voir les ouvriers, nous avons besoin de leurs déclarations, de photos, des brûlures sur leurs mains, de leurs yeux, tant qu'on peut encore les approcher /

Micha À quoi bon ?

Marie À quoi bon ?!

Micha Je repars.

Marie Il n'y a que toi qui puisses prouver qui était Zamu. Lorsque cela sera rendu public. Nous aurons un moyen de pression / C'est ce qu'il voulait. Que tout le monde sache ce qu'ici... que ceux qui travaillent avec lui puissent enfin surmonter leur peur – car il se doutait bien qu'il se passerait quelque chose si tous ces gens, s'ils ne gardent pas le silence, s'ils se mettent à – quelle que soit la menace – si on les écoute, à l'extérieur aussi, eux et leurs preuves et qu'on ne cherche plus d'excuses – afin qu'ils en sortent et que tout cela cesse et pas chacun pour soi, dans sa vie misérable – tu comprends ce que je veux dire ! / C'est ça qu'il voulait.

Micha Et tu saurais ça, toi.

Marie Sinon, il aurait pu se barrer tout de suite.

Micha Tu ne le connaissais pas.

Marie Peut-être mieux que toi.

(Pause.)

Est-ce qu'il serait mort pour RIEN, poignardé, les jambes

coincées sous un camion ?

(On entend le bruit d'une foule importante.)

Ce sont les activistes.

Micha Quels activistes.

Marie Juste des activistes. Il y en a partout.

Micha Je n'ai rien à faire avec eux.

Marie Alors, rentre à la maison. Va chercher Mery.

(Silence.)

Micha Il a dit quelque chose d'autre ?

Marie Go. Look for Mery.

(Pause. Bruit de la foule.)

Micha Je reste là.

(Micha ne part pas. Il ne s'engage pas non plus, observe Marie.)

Marie Un petit cortège humain se déplace dans la ville, passe devant les fenêtres sombres, les stores baissés. Chaque appel est aussitôt avalé par le ciel blanc. Le port bourré de gens et de banderoles. Sur la mer, des bateaux patrouillent. Des avions de combat transpercent les airs. Disparaissent dans le ciel pour revenir aussitôt. Un homme monte sur la tribune. L'hélicoptère pétarade au-dessus des têtes, aspire par ses hélices le discours du défenseur des droits de l'homme et l'expulse en lambeaux vers le public. Les chars d'assaut démarrent brusquement, tournent leurs cous d'acier. Les policiers. Les soldats avancent comme des murs de tous côtés. La foule, prise de panique, se précipite vers les bateaux. Au beau milieu se tient une jeune fille, la déception amère et la colère se lisent sur son visage.

21 TERREUR

Olympe, La scribe.

La scribe Qu'est-ce que ça a changé, Olympe ? Mon mari a le droit de vote. N'importe quel paysan, n'importe quel analphabète /

Olympe de Gouges Anne.

La scribe Les esclaves sont libres.

Olympe de Gouges Je m'en vais sans délai les convaincre de la prochaine étape de la Révolution.

La scribe On ne rentre pas à l'Assemblée. Lis. « Toutes les femmes seront désormais exclues des débats du Parlement. Le gouvernement concède qu'il existe des femmes en mesure de penser de manière rationnelle et d'argumenter. Mais elles s'écartent de leur genre. Ce sont des monstres. »

(La scribe saisit l'épée.)

Olympe de Gouges Où vas-tu avec cette épée ?

La scribe Viens avec moi. Nous serons bientôt aussi fortes que les troupes d'élite de l'armée.

Olympe de Gouges Une épée ne parle pas assez clair à mon goût.

La scribe Sans épée, pas de droit de vote.

Olympe de Gouges Que veux-tu faire du seul droit de vote ? Tu n'as rien compris, Anne. Ils veulent restaurer la Royauté. À chaque citoyen, son bien propre : la famille. Il veut être roi, grand seigneur, père et Dieu. Sa liberté : un palais bien gardé. Nous devrions être les colonnes qui le soutiennent. Car si nous bougeons, il s'effondre. Notre liberté existe pour elle-même. Ils nous la retirent comme on arrache les branches d'un arbre. Pour qui irais-tu voter, pour les prétendants de ta sœur ? Nous devons retrouver *tous* nos droits, nous devons – tout cela figure dans notre déclaration, Anne, c'est pour ces principes que nous devons lutter /

La scribe Regarde, cela vient de l'Assemblée nationale. « Il a été convenu que la *Déclaration des droits de la femme* en-

voyée par Olympe de Gouges ne doit en aucun cas être imprimée, vendue ou diffusée publiquement, ce texte extrêmement dangereux est susceptible d'empoisonner le sens commun. Il faut en confisquer et brûler tous les exemplaires. » (Décret officiel de l'Assemblée nationale)

Olympe de Gouges Ils n'ont jamais été au service de la Justice. Seulement de leur soif de pouvoir. Ils parlent de Démocratie et en excluent la moitié de l'Humanité, sans laquelle l'Humanité n'existerait pas.
Robespierre, il m'a toujours semblé froid et hostile à la vie. Il veut anéantir tous ceux qui ne suivent pas à la lettre ses discours, et protéger ceux qui exécutent ses ordres sans les tempérer par le cœur et la raison. Ceux qui ont sacrifié toute leur vie pour la Révolution, vous les déclarez traîtres à la patrie, tout comme ces fanatiques qui nous menacent d'extermination afin de rétablir le régime. Chez quel autre individu allez-vous déceler assez de différence pour le traiter de monstre ? Ce couperet vous échappera des mains.

(Elle prend l'épée de la scribe qui s'en va. Olympe colle des affiches, seule.)

(Affiche.)

ROBESPIERRE, TRACE SUR CETTE AFFICHE L'HEURE ET LE LIEU DU COMBAT.

**JE M'Y RENDRAI.
DE GOUGES**

22 PIANO

Benjamin, Octavia.

Benjamin Octavia, il faut que je te parle. C'est urgent. Tu as mis tes appareils ? Peux-tu, s'il te plaît, mettre tes appareils. Tes APPAREILS AUDITIFS. Je ne veux pas être obligé de crier. Ils ont arrêté Marie. À la frontière. Micha est là-bas. Mais il n'a pas le droit de la voir. Ils lui reprochent d'avoir aidé des sans-papiers à prendre la fuite. Je lui ai dit que ce genre de chose se préparait des mois à l'avance. On ne se lance pas comme ça à deux. On étudie d'abord les cartes, les lois, l'itinéraire du retour. Que peut-on lui reprocher, elle n'a rien fait.

23 LA GUERRE EST PROCLAMÉE (*Keny Arkana 2007*)

Condorcet, Olympe.

Condorcet Tu dois fuir, Olympe.

Olympe de Gouges Où ça, en Afrique ?

Condorcet C'est sérieux.

Olympe de Gouges Je n'ai rien fait de mal. Où est Anne?

Condorcet On l'a emmenée dans un asile de fous.

(Pause.)

Le Comité de Robespierre est également à ma recherche.

Olympe de Gouges Qu'as-tu l'intention de faire ?

Condorcet Viens avec moi.

Olympe de Gouges Je n'ai rien fait de mal.

(Elle colle l'affiche qu'elle vient de préparer.)

(Affiche.)

OLYMPE DE GOUGES DEVANT LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

(Journal mural.)

TESTAMENT POLITIQUE

24 CACHOT

Olympe.

Olympe de Gouges

Cher fils,

Je suis fière de ton diplôme d'ingénieur. Réfléchis bien avant de t'engager dans l'armée, de te faire embarquer pour l'Afrique. Je suis enfermée ici, la jambe cassée, sans le moindre contact ; aux murs, le sang des massacres de Septembre. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de fuir. Mais ne voyant pas de quelle faute on pouvait me blâmer, cela m'a semblé inutile. Hier, on m'a conduite devant le tribunal. J'ai demandé où était mon avocat, on m'a répondu que j'avais assez de cervelle pour me défendre moi-même. À chaque fois que je disais quelque chose prouvant mon innocence, ils me menaçaient de mort, par peur que le peuple n'élève la voix. C'est intéressant, qu'ils puissent m'envoyer comme un homme à l'échafaud, alors qu'en tant que femme, je n'ai jamais eu le droit de monter à la tribune. Tu as juré publiquement que tu reniais ma personne et mes idées. C'est bien, sauve ta vie, mon fils, je ne serai plus quand tu recevras cette lettre. Tous les droits qu'une femme peut invoquer sont violés. Ma voix se fera entendre du fond de mon sépulcre.

Peuple aimable,
devenu trop vieux, ton règne est passé, si tu ne t'arrêtes sur le bord de l'abîme.

25 MERY

Benjamin, Mery.

Mery One hour twenty euro please.

Benjamin Are you Mery?

Mery What? You have to pay otherwise I will have a problem.

(Benjamin et Mery sont seuls.)

Who are you? What do you want?

Benjamin Connais-tu ce jeune homme ?

Mery Yes. Micha. Do you know where he is?

Benjamin Combien tu dois payer pour pouvoir partir ?

Mery Twenty thousand. They know where my family is. What do you want? Are you Micha's father? The doctor? I don't remember his face.

Benjamin Son père. Presque. Je suis prof.

Mery You are a teacher. You come. You pay. You teach me something. And Micha, he can come, too, if he pays.

(Pause.)

Do you know where Zamu is?

26 LA DEUXIÈME FEMME

Olympe ou Benjamin/Condorcet lit.

(Affiche.)

Annonce du gouvernement :

Le dépeuplement de la patrie est la faute de ces femmes qui vivent la maternité comme un joug et ont tôt fait de trouver le moyen de s'en libérer.

Les réunions secrètes de femmes sont déclarées séance tenante assemblées criminelles et pour celles qui voudraient contrevenir à cette disposition :

Souvenez-vous de l'impudente Olympe de Gouges qui, la première, a abandonné tous les soins de son ménage pour devenir homme d'État et se mêler des affaires de la République, et dont la tête est tombée hier sous le glaive vengeur de la Justice.

27 IN THE DESERT VI

Marie, Octavia.

Marie avec un livre. Elle lit.

Marie « Je lègue mon cœur à la patrie, ma probité aux hommes, mon âme aux femmes, mon désintéressement aux ambitieux, ma philosophie aux persécutés, mon esprit aux fanatiques, mon génie créateur aux femmes dramaturges, mon humour et ma gaieté franche aux femmes sur le retour.

Ennemie de l'intrigue, loin de tous les partis, je me suis frayé une route nouvelle ; je n'ai vu que d'après mes yeux, que d'après mon âme ; j'ai frondé les sots. »

Octavia Tu t'es tout simplement envolée. Je voulais faire le voyage pour te rejoindre.

Marie Je sais.

Octavia Je n'ai fait que t'attendre.

Marie Quoi de neuf ?

Octavia Tu es maintenant un témoin. Tu dois raconter ce que tu as vu à tout le monde.

Marie Pour qu'ensuite on ne me croie plus du tout.

Octavia Ne te mets jamais à parler de pouvoir, ça n'est une excuse valable que pour les cas isolés. Ne perds pas confiance maintenant.

Marie Je n'en ai jamais eu.

Octavia Raison de plus pour parler. Que vas-tu faire maintenant ?

(Pause. Marie est pensive.)

Il faut que je parte d'ici. Chez moi, c'est quand je bouge. J'ai l'impression d'être une montgolfière. J'attends la rafale de vent qui me portera dans le ciel, mais je retombe tout le temps. – C'est ça le réchauffement climatique ?

(Pause.)

Je voudrais partir avec toi. Mais il n'y a qu'un chemin.

Marie

Si, du haut de ton ballon, tu en aperçois quelques unes qui ressemblent à Olympe de Gouges, préviens-moi.

Notes de l'auteure

Pour la recherche documentaire sur la forteresse Europe et les camps de réfugiés aux frontières, je me suis notamment servie des reportages de Corinna Milborn (« L'Europe forteresse attaquée ») et de Salinia Stroux, qui fut, à plusieurs reprises, arrêtée durant son travail en tant qu'ethnologue, journaliste et déléguée de la Croix-Rouge aux abords des clôtures barbelées.

Les morceaux de rap « Réveillez-vous » et « La rage du peuple » sont de Keny Arkana.

Poème : P. Verlaine, « Mon rêve familial »

La pièce contient des textes originaux, remaniés et traduits, d'Olympe de Gouges et d'Antoine Condorcet.